PRÉCIS

SUR

L'ÉTABLISSEMENT DES COLONIES

DE SIERRA LÉONA

ET

DE BOULAMA.

A LA COTE OCCIDENTALE DE L'AFRIQUE;

Contenant 1°. exposé des vraies causes qui ont donné lieu à leur formation; 2°. anecdotes sur l'attaque de Sierra Léona par l'escadre française en 1794; 3°. lettres du célèbre naturaliste Adam Afzélius sur ses nouvelles découvertes dans cette partie du globe, sur les productions tropicales la plupart inconnues jusqu'ici et sur l'usage dont elles pourroient être relativement au commerce avec l'Europe; 4°. lettre sur la situation politique de S. Léona.

PAR C. B. WADSTROM,

Auteur de l'*Essai sur la colonisation*, etc., dont la table analytique se trouve à la fin de ce précis.

PARIS,

CH. POUGENS, imprimeur-libraire, rue St.-Thomas-du-Louvre, n°. 246.

L'AN VI, (1798.)



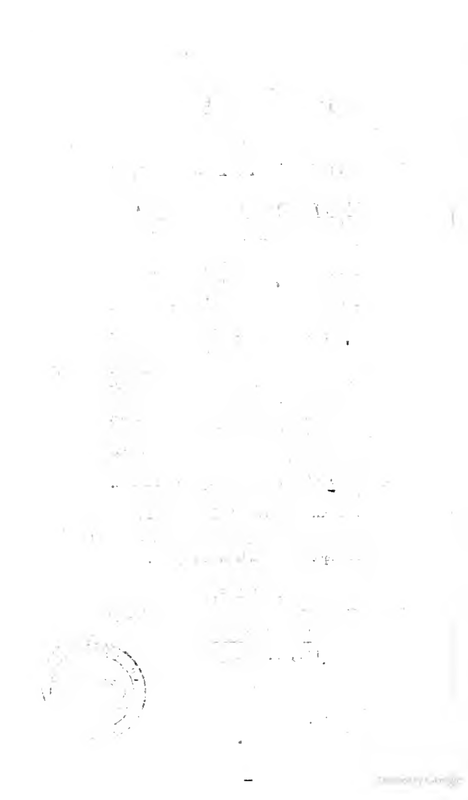


TABLE DES MATIÈRES.

AU CITOYEN TALEYRAND,

MINISTRE

DES RELATIONS EXTÉRIEURES.

Paris, le 17 frimaire, an 6 de la Rép. franç.

CITOYEN MINISTRE,

LES objets que je me propose de soumettre à l'examen du gouvernement, demandent, pour être bien appréciés, des lumières et de la philantropie; j'ai cru devoir m'adresser d'abord à vous.

Au moment où les deux nations les plus influentes de l'Europe vont cesser de se faire la guerre, n'est-il pas urgent de faire connoître à tous les peuples leurs droits et leurs intérêts, et d'exciter, entre la France et l'Angleterre, une rivalité de sentimens généreux qui tourne au profit de l'humanité? N'avons-nous pas lieu d'attendre que les lumières du siècle pénétreront la masse des nations, et que toutes sentiront que la justice est le plus puissant moyen de prospérité? Que le commerce ne doit plus être

un monopole d'individus ou de nations' ; que les colonies ne doivent être attachées à la mère-patrie que par des liens de bienveillance ?

Je viens vous parler, non-seulement de colonies déjà formées, mais de celles que l'on peut établir pour l'intérêt du commerce, sans blesser les droits de l'humanité.

Des colonies sont des nations nouvelles qui ont d'autant plus de droit à l'attention des peuples civilisés, qu'elles en sont une émanation. Vous avez trop bien développé ce principe, dans votre discours à l'Insitut national, plein de vues grandes et neuves, pour que je m'y arrête. Vous avez également trop bien fait sentir tous les genres d'intérêts qui devoient déterminer la France à s'occuper de l'établissement de nouvelles colonies, pour qu'on puisse y ajouter.

Comme l'Afrique a fixé vos regards, j'entrerai dans des détails de localités qui seront nécessaires, si le gouvernement s'occupe sérieusement de réaliser vos projets. J'observe d'abord qu'il est nécessaire pour la prospérité de toutes les colonies d'Afrique, que l'Angleterre et la France arrêtent les

principes qui serviront de base à ces colonies; et que ces principes soient de rigueur pour toutes les nations, amies ou ennemies.

Un de ces principes fondamentaux, c'est l'abolition de la traite, et l'Angleterre doit d'autant moins montrer de répugnance à cette abolition, qu'elle l'a attaquée dans son germe en formant des colonies philantropiques sur la côte d'Afrique.

Ma résidence dans cette partie du monde, et mes observations plus particulières sur la péninsule du Cap-verd, me persuadent que c'est dans cette partie où l'on trouveroit des lieux propres à recevoir des colonies.

Je finis, citoyen Ministre, en vous réitérant l'offre que je vous ai déjà faite, de communiquer, soit à vous, soit au ministre de la marine, les connoissances que j'ai acquises pendant mon séjour à la côte, et je vous prie de vouloir bien accepter le petit résumé de l'histoire de l'établissement des deux colonies de Sierra Léona et de Boulama, que je joins ici.

Je vous prie aussi de ne pas oublier les deux malheureux Suédois, dont cette bro-

chure vous fera connoître leur fâcheuse situation, et de vous intéresser en leur faveur auprès du Directoire, pour qu'il leur soit accordé justice.

Salut et respect,

C. B. WADSTROM.

PRÉCIS

SUR

L'ÉTABLISSEMENT DES COLONIES

DE SIERRA LÉONA

ET

DE BOULAMA.

S'IL est évident que le développement du systême de l'esclavage a suivi dans son cours le progrès des lumières et la marche des connoissances depuis les differentes découvertes qui ont été faites, particulièrement celle de l'Imprimerie ; il n'est pas moins certain que tous les efforts réunis de la puissance humaine ne pourront jamais arrêter les progrès de la liberté que la raison réclame en faveur de tous les hommes.

L'*amour* effréné DE LA DOMINATION, et le *désir* immodéré d'acquérir exclusivement DES

RICHESSES ayant façonné le joug qui retient les peuples plongés dans une stupide ignorance, on ne doit pas s'étonner si ce système d'oppression est parvenu à un tel degré de perversité, que l'homme lui-même n'est plus considéré que comme la plus vile des marchandises.

Les efforts faits pour maintenir et perpétuer l'esclavage, ne peuvent éloigner l'instant marqué pour sa destruction ; ils serviront seulement à ensanglanter les différentes époques par lesquelles il est nécessaire qu'il soit conduit à sa fin.

Si les gouvernemens sages et civilisés veulent prévenir l'effusion du sang ; s'ils connoissent leurs propres intérêts, ils doivent adopter les principes sans lesquels il ne peut exister de vraie sociabilité, c'est-à-dire qu'ils doivent répartir à chaque individu, par le moyen d'une *éducation distinguée*, ainsi qu'à chaque peuple, par celui *d'une vraie civilisation*, les lumières auxquelles tous ont un droit égal.

SIERRA LÉONA, *Lat.* 8°. 30'. *N.*

N. B. Il est bon d'observer que les numéros qui se rencontrent dans le texte désignent les paragraphes de *l'Essai sur la colonisation*, etc., auxquels on renvoie le lecteur pour les détails et les développemens nécessaires. On trouve le contenu de cet ouvrage à la fin de celui-ci.

Depuis quelques années plusieurs hommes d'un rare mérite travaillent avec zèle à rassembler une multitude de faits sur les causes de la corruption sociale. Non-seulement ils ont commencé à faire connoître la condition déplorable des nègres aux îles et sur le continent de l'Amérique, mais ils ont encore prouvé que le système qui avoit donné naissance à un commerce très-étendu de l'espèce humaine sur la côte d'Afrique (*a*),

(*a*) On ne peut se dispenser d'instruire le lecteur que d'après le rapport fait par le conseil privé du roi et par la chambre des communes d'Angleterre, 1789 et 1790, sur la nature de la traite des esclaves, il a été prouvé, qu'année commune, les Européens viennent se procurer, depuis le Sénégal jusqu'au cap Négro, côte occidentale de l'Afrique, 80,000 esclaves.

On a calculé que sur tous les vaisseaux négriers le terme moyen des morts étoit de 12 pour 100 de la totalité

étoit aussi ennemi de l'intérêt public que

---

des esclaves. Cette traversée est de six semaines, d'où l'on peut conclure que si elle duroit un an tous les nègres périroient avant d'arriver ; cependant sans qu'un voyage soit d'une aussi longue durée, il arrive souvent que la mort dévore la cargaison entassée dans ces prisons appelées vaisseaux négriers ; c'est lorsqu'un calme les arrête. Dans ce cas malheureux, les capitaines n'ont d'autre moyen que celui de faire massacrer une partie de la cargaison, à mesure que les provisions et surtout l'eau commencent à manquer. Les négriers français portoient autrefois du sublimé avec lequel ils empoisonnoient les malheureux captifs ; mais les anglais et les hollandais jettent leurs victimes à la mer.

Le capitaine le Loup, du Hâvre, avec qui l'auteur a fait le voyage à la côte en 1787, affirmoit ces faits, ajoutant, quand il vit la peine que cet horrible récit causoit à l'auteur : « Si vous aviez fait ces voyages et cette traite deux ou trois fois vous vous y accoutumeriez bientôt ». Cependant il faisoit cette assertion avec quelqu'embarras, tandis que les capitaines de Liverpool ou de Londres, engagés dans le même commerce, se sont exprimés plus d'une fois en présence de l'auteur de cette manière, quand il marquoit lui-même son horreur pour le commerce des hommes : « *Le bon Dieu vous bénisse! Comment pourroit-on faire* » *des affaires, si on avoit tant de délicatesse en pareil cas* »?

« *God bless my soul ; how would you carry on any*

contraire aux principes de l'humanité (*b*).

Les voyageurs distingués qui ont visité les côtes d'Afrique, parmi lesquels se trouve

---

„ *kind of trade if you should scrutinize too much* „ *on similar occasions* „ ?

Quand le commerce a corrompu les mœurs à ce point; quand il produit des effets aussi révoltans et aussi destructeurs de la morale, comment se fait-il qu'on n'en soit encore qu'à l'examen de *sa nature* et de son influence ?

Dans le rapport mentionné ci-dessus, on a également prouvé que l'Angleterre seule faisoit environ la moitié de cet indigne commerce.

Il est aussi très-remarquable qu'après les recherches faites, la chambre des communes a été convaincue que la mortalité des matelots à bord des négriers anglais monte à 21 et demi sur cent par chaque voyage, sans compter ceux qui meurent en Afrique ou dans les îles.

(*b*) Voyez Benezet's, Travels in America et voyage to the coast of Guinea.

Granville-Sharp's, Sketch on temporary regulations for Sierra Leona 1788.

James Ramsey's Essays on treatment etc., of African slaves 1784.

Will. Dickson's letters on slavery.

Doct. Isert's, lettres à son père de la côte d'Or, 1788.

l'infatigable D[r]. Smeathman (*c*) conviennent que l'Afrique, sa culture et ses produits n'ont pu être négligés que parce que les propriétaires aux îles ont joui d'une trop grande prépondérance dans les cabinets des nations commerçantes ; que c'est à leur influence qu'il faut attribuer les encouragemens et le ruineux établissement d'une marine militaire croissante, dont les frais d'entretien ont constamment surpassé le foible revenu que les

(*c*) Le docteur Smeathman, pendant les quatre ans qu'il résida aux îles de Bananas, dans le voisinage de Sierra Léona, a fait plusieurs courses dans l'intérieur du continent, qui l'ont mis à même de connoître exactement le pays, les habitans et la possibilité d'y faire des établissemens ; les connoissances qu'il recueillit le portèrent à proposer de fonder des colonies pour abolir la traite des esclaves et civiliser les habitans de l'Afrique. Le plan que ce voyageur zélé et exempt de tout esprit mercantile a fait pour ce noble but, ses réflexions sages et combinées avec l'expérience sur les productions précieuses et abondantes, sur le commerce et sur le caractère des habitans de l'Afrique, méritent la plus sérieuse attention des vrais philosophes de l'Europe, ainsi que les moyens qu'il donne pour s'y acclimater et préserver sa santé, etc., tous ces détails méritent la peine d'être connus.

gouvernemens retiroient de leurs colonies. 621, et seq. 623, 639, 648, 629, 622, 633, 646, 1029, seq.

Les recherches et les pénibles travaux de tous ces vrais philantropes n'ont pas été infructueux ; ils ont attiré l'attention d'une des principales universités de l'Europe, (Cambridge) qui proposa en 1785 de discuter la question de l'*esclavage et du commerce de l'espèce humaine.* Le prix offert par l'université fut remporté par le célèbre Thomas Clarkson (*d*). Les recherches que cet ami de l'humanité a faites, et les voyages qu'il a entrepris depuis cette époque, ainsi que ses ouvrages (*e*), 704 et seq. qui démontrent l'inhumanité de ce commerce et combien il est nuisible à l'intérêt de tous les peuples, ont excité le zèle de Wilberforce, membre du parlement d'Angleterre, qui adopta les idées

(*d*) Clarkon's essay on slavery and commerce of the human species.

(*e*) Clarkon's essay on the impolicy of the slave's trade.

Ditto essay on the inefficiency of regulation as applied to the slave's trade.

de Clarkson sur la traite des esclaves, et il faut espérer qu'il les reproduira jusqu'à ce qu'il ait pénétré ses collègues de l'horreur qu'elle lui inspire comme homme et comme ami de son pays (*f*).

Quand une question d'une telle importance et présentée d'une manière aussi éclatante devient l'objet d'un examen public ; quand les témoignages juridiques portés à la barre des représentans du peuple anglais, attestent les horreurs les plus effrayantes dans l'histoire du commerce de notre siècle ; quand on voit des individus s'unir en foule dans toutes les parties de l'Europe, même en Amérique, pour abolir cette traite scandaleuse, et sacrifier jusqu'à leurs habitudes les plus attachantes ; enfin, quand on voit un concours de choses et d'hommes réclamer contre les effets d'une traite aussi désastreuse pour l'Europe qu'elle est barbare, est-il donc bien étonnant que des hommes, instruits à l'école des amis de

(*f*) Voyez les discours prononcés dans la chambre des communes d'Angleterre en faveur de l'abolition de la traite d'esclaves, par Willme. Willberforce, Charles Fox, Grey et même le ministre Pitt.

l'humanité, et conséquens dans leurs principes, s'associent pour former des colonies dont le systême est d'accord avec une doctrine établie et proclamée aussi solemnellement (*g*)?

Telles furent les considérations qui engagèrent le vertueux et zélé Granville-Sharp à faire, au mois de mai 1788, la dépense de l'expédition d'un vaisseau chargé de provisions, de divers matériaux, ainsi que de trente-neuf colons pour fonder une colonie à Sierra Léona (687).

La fortune d'un seul particulier étant insuffisante aux frais d'une pareille entreprise, Granville-Sharp forma, le 17 février 1790, une association de vingt-une personnes, dont les principes philantropiques lui étoient connus. Cette société devenue très-nombreuse en peu de mois, obtint du parlement un acte par lequel elle fut autorisée à se former en

(*g*) Les hommes qui se refusent à croire à la libéralité des principes qui dirigèrent les fondateurs des deux colonies de *Sierra Léona et de Boulama*, peuvent être classés avec les étrangers qui s'obstinent à soutenir que l'amour de la liberté ne fut pas le moteur de la révolution française.

compagnie, et à conserver pendant trente-un ans, le privilége, dont la jouissance datoit du 1er. juillet 1791. (*h*) 690, 1027.

Le premier acte législatif de cette compagnie, fut l'exclusion de son sein de tout individu intéressé à la traite des esclaves. 698.

Au mois de mars 1791, la compagnie fit venir mille cent trente-un noirs de la nouvelle Ecosse qui avoient demandé à s'établir à Sierra Léona : on leur accorda des portions de terrain pour les cultiver. Mais dominés par l'esprit mercantile qui influe plus ou moins sur les nations commerçantes, il fut impossible de les fixer au sol. Leur amour pour l'argent s'accroissant par l'introduction d'une monnoie métallique que fit frapper la compagnie, on vit ces nouveaux colons renoncer à leurs champs pour s'établir dans la ville libre (Free-Town.) (*i*) 142, 593, 726

(*h*) Cet acte fut sollicité par la compagnie de Sierra Léona afin de pouvoir procéder d'une manière sûre et légale. Le VIeme. article de cet acte dit : *que la compagnie ne pourra faire le trafic des esclaves, ni même posséder des esclaves dans la colonie.*

(*i*) L'établissement d'une monnoie métallique dans la colonie que la compagnie a cru indispensable, est

et seq. Cependant avec tous leurs défauts, la compagnie, dans son rapport, a reconnu que leur caractère moral étoit encore supérieur à celui de la même classe d'hommes en Angleterre. 381, 442.

Quand la souscription fut fermée., le 1er. juin 1792, le nombre des souscripteurs s'élevoit à dix huit cent quarante-trois, parmi les-

---

une suite malheureuse des préjugés mercantiles, une démarche qui certainement sera suivie des désordres et des abus les plus révoltans. Pourquoi n'a-t-on pas suivi le simple et l'excellent projet de Granville-Sharp, qui proposoit de n'introduire dans la colonie d'autre signe monétaire que des billets de banque représentatifs de journées de travail; cette monnoie peut indépendamment de l'or et de l'argent, se réaliser en tout pays où il y a des hommes industrieux et capables de travailler. — Voyez l'ouvrage du *Beyerlé Philalète aux véritables amis de la liberté, ou observations philosophiques et politiques sur les monnoies d'or et d'argent*, que l'auteur recommande fortement à tout philantrope sincère. Paris chez Plassan, rue du cimetière André-des-Arts, n°. 10. —— 1793, 4°. —— *Idées sur la nature du numéraire et sur la nécessité de combiner l'intérêt du cultivateur avec celui du négociant*, ouvrage qui propose un intermédiaire pécuniaire, basé sur du blé, au lieu de l'or et de l'argent, par C. B. W. 8°.

quels il se trouvoit cent soixante femmes (*k*) ; et celui des actions, dont chacune étoit de cinquante livres sterling, montait à 5023 (1025.)

La compagnie, dans ses rapports, prouve constamment que la colonie n'a d'autre but que celui de favoriser l'humanité. Elle y fait connoître les obstacles que lui présente la traite des nègres, dans le progrès de la civilisation et de la culture, conséquemment les avantages qui résulteroient de l'abolition de ce commerce. 489, 490, 453, 492, 522.

Les directeurs de la compagnie, dans leur rapport du 26 février 1795, disent textuellement :

« Quant au commerce des esclaves, il a
» reçu à quelques égards, malgré la guerre,
» un échec considérable par l'escadre fran-
» çaise. La propriété entière prise et détruite
» par elle, est évaluée à quatre cent mille
» livres sterling, la plus grande partie de
» cette propriété étoit employée dans cette

(*k*) L'empressement que les femmes montrèrent à souscrire dans cette occasion pour une entreprise qui intéressoit si fortement l'humanité, est une preuve éclatante des sentimens qui font la base de leur caractère.

» traite désastreuse. . . . Les directeurs ne » peuvent que répèter qu'ils ont l'intime con- » viction, et qu'ils s'en applaudissent pour » la cause de l'humanité, l'honneur de la » Grande-Bretagne et les intérêts de la com- » pagnie, que la traite des esclaves touche » à sa fin. Ils pensent avec satisfaction que » le maintien d'un établissement en Afrique, » peut dans la suite, non-seulement fournir » aux propriétaires des moyens d'aider les » progrès naturels de la civilisation, d'en- » courager le véritable esprit d'un commerce » licite, mais surtout d'offrir le modèle d'une » police nationale. (*l*) » 832, 833.

(*l*) Quelques partisans de l'ancien système colonial prétendent *que l'Angleterre n'a jamais* désiré sincérement *l'abolition de la traite des esclaves*, mais que cette question n'a été exposée que pour tendre un piége à la France. Si ces personnes veulent parler du cabinet de St.-James et de ceux qui le supportent et le défendent ainsi que son système machiavélique, je suis parfaitement de leur opinion ; car l'humanité souffrante ne doit fonder aucune espérance sur des hommes aussi corrompus que M. Pitt et lord Hawksbury qui peuvent seulement faire du bien à leurs créatures, toujours au détriment de l'espèce humaine. Mais je

Parmi les heureuses conséquences que l'éloignement du théâtre de la traite des esclaves a eues depuis l'établissement de la colonie de Sierra Léona, il ne faut pas oublier l'encouragement que les rois nègres ont déjà accordé à la culture. Ils désirent avoir des plantations établies dans leurs pays, et détestent le commerce des hommes, en ce qu'il détourne l'attention de leurs sujets des soins que demande l'agriculture. Ils ont reconnu l'utilité de la charrue, et forment des vœux pour que son usage s'établisse en Afrique. L'exemple de la colonie a même eu de l'influence sur quelques armateurs dans le voisinage de Sierra Léona, qui ont consacré les terreins autour de leur comptoirs, à la culture du coton, et ont renoncé en partie à la traite. — 496, 498, 499, 429, 501, 504, 508.

---

ne crains pas de prendre hautement la défense de M. Willberforce et de plusieurs autres membres du parlement d'Angleterre dont le désir sincère et philantropique m'est parfaitement connu. La foiblesse qu'ils ont montrée jusqu'ici pour les idées politiques de M. Pitt ne prouve rien contre la sincérité de l'horreur qu'ils ont pour le commerce des hommes.

Il faut convenir que la compagnie n'a épargné ni dépenses ni peines pour acquérir des connoissances sur l'état intérieur de l'Afrique. Ses recherches lui font d'autant plus d'honneur, qu'elles n'ont pas eu seulement pour but d'acquérir des lumières sur la nature de l'infame traite, mais encore de faire connoître les productions et la possibilité d'encourager parmi les peuples le goût de l'agriculture et de l'industrie qu'elle fait naître. La compagnie n'a pas oublié ce qu'on doit aux sciences; en fournissant les secours dont on avoit besoin pour étendre leur domaine, la compagnie a acquis des droits à la reconnoissance pour les découvertes curieuses et intéressantes qu'elle a provoquées par ses soins et ses encouragemens.

Plusieurs Suédois de mérite s'offrirent de faire des voyages en Afrique pour l'avantage des sciences, parmi lesquels on distingue surtout le Dr. Adam Afzelius, professeur de botanique à l'université d'Upsal, et M. August Nordenskiold, chef des mines en Finlande.

Quoiqu'ils aient entrepris ces pénibles voyages à leurs frais et de leur propre mouvement, la compagnie n'a pourtant pas oublié tout ce qu'on doit d'égards aux hommes de mérite.

Elle les a aidés dans toutes leurs entreprises qui promettent des résultats aussi satisfaisans que favorables aux principes philantropiques de la compagnie, et qui étendront nos connoissances en histoire naturelle. — 70, 400, 697, 714 et seq. Non contente de ces encouragemens, elle a fait entreprendre un voyage de plus de cent soixante lieues dans l'intérieur à deux de ses propres agens. Le docteur Winterbottom et M. Watts employèrent trois mois en 1794, et pénétrèrent jusqu'au Teemboo, où ils ont fait des observations et des découvertes importantes pour tout homme qui aime son espèce et les sciences. Le tableau que donnent ces deux voyageurs de l'innocence et des bonnes mœurs des habitans, de leurs occupations, de leur industrie, de leur hospitalité, est très-propre à inspirer au lecteur curieux le désir de visiter lui-même les hommes dont il lit l'histoire morale. Les descriptions du pays, de ses productions, des fruits, des troupeaux, du bétail, du climat, etc., offrent le plus grand intérêt (*n*).

(*n*) Il est bien remarquable que d'après les observations qu'ils ont faites avec le thermomètre, il s'en

Les habitans se trouvent si disposés à la civilisation, que les rois, après ce voyage, envoyèrent leurs enfans à Free-Town pour être instruits (*o*), 369, 500, 512, 513, 340, 339.

Quand on considère avec impartialité le nombre et le genre des difficultés que la compagnie a eu à combattre, surtout celle que lui suscita l'esprit mercantile qui domine les marchands d'esclaves dans tous les pays; quand on considère combien elle a donné d'encouragemens et de primes pour la culture au

---

suit que plus ils s'enfoncèrent dans l'intérieur, plus ils trouvèrent l'air frais. Le thermomètre de Farenheit étoit à Leemboo à 51 degrés, tandis qu'à la côte il monte de 70 jusqu'à 100 et même quelquefois jusqu'à 118. (Voyez la carte qui suit l'*Essai sur la colonisation.* — A Palerme, en 1770, M. Brydone observa le thermomètre de Farenheit: à 118 degrés dans le vent de Siroco, et même il passa au-delà, voyez son voyage en Sicile et à Malte 1773, ce qui prouve que la plus grande chaleur de l'Afrique n'est pas plus insupportable que celle de l'Europe.

(*o*) Selon le rapport, il y avoit déjà depuis deux ans quarante jeunes nègres envoyés dans les écoles de Free-Town à Sierra Léona pour y être instruits.

milieu même des désastres de la guerre, et de ceux que lui fit éprouver la dernière et déplorable expédition de l'escadre française, qui fit voile en 1794 pour la côte d'Afrique (*): on doit être étrangement surpris de l'injustice de ceux qui mettent en question la nature des principes des fondateurs de la colonie de Sierra Léona. — 484.

Cette colonie étant exposée aux dangers d'une destruction, tant que durera la guerre actuelle, il est nécessaire, pour la vérité des faits qui appartiennent à la révolution française, de faire connoître à l'Europe entière des anecdotes relatives à cette expédition, qui paroissent trop intéressantes pour rester ignorées : la lettre suivante du citoyen Stone va les présenter au lecteur.

Paris, le 10 prairial, an 5 de la République française.

CITOYEN,

« Je vous remercie des remarques sur » Sierra Léona et Boulama, comme aussi

(*) Sa perte est évaluée à 50,000 liv. Sterling. 826.

„ de votre note qui les accompagnoit.

„ Je ne fus pas si impatient d'approfondir „ *par quelle bévue du ministre anglais* les ca- „ lamités de la colonie furent provoquées, „ que je l'étois de savoir comment le mal „ a été réparé.

„ Il paroît pourtant que le mot bévue „ exprime imparfaitement les erreurs poli- „ tiques que ces messieurs ont commises „ sur l'objet en question, et que ces „ erreurs proviennent moins de l'étourderie „ que du zèle à suivre rigoureusement le sys- „ tême général concerté de contrecarrer „ tout ce qui tend à la liberté et au bonheur „ du genre-humain.

„ Les principes sur lesquels la colonie de „ Sierra Léona a été fondée, sont depuis „ long-tems l'objet de l'admiration des Fran- „ çais, amis sincères de l'abolition de la „ traite des noirs, et plusieurs plans ont été „ imaginés ou formés, qui peuvent seconder „ les vues de la compagnie de Sierra Léona, „ ainsi que la coopération des sociétés fran- „ çaises pour le même objet. La civilisation „ de l'Afrique et l'abolition de la traite scan- „ daleuse étoient des objets qui furent jugés

» dignes de l'attention nationale ; et après
» différentes discussions sur la manière d'at-
» teindre ce but, il a été convenu qu'une
» proposition seroit faite au corps législatif
» pour obtenir un décret, autorisant le co-
» mité des colonies et de marine à examiner
» cet objet, et à adopter les moyens qui
» pourroient convenir et seconder le mieux
» les vues et les plans de la compagnie de
» Sierra Léona. Ce décret passa en novembre
» 1792, et le comité des colonies fit un mé-
» moire, dans lequel il présenta à la com-
» pagnie de Sierra Léona une série de ques-
» tions, et lui demanda, autant que je
» m'en souviens, un exposé officiel de sa
» nature et de son entreprise, priant les di-
» recteurs de montrer par quels moyens les
» établissemens français sur la côte d'Afrique,
» et la France elle-même pourroient devenir
» utiles aux vues de la compagnie, en réa-
» lisant en effet le grand et généreux plan
» qu'elle avoit conçu. Le décret et le mé-
» moire furent universellement applaudis,
» non-seulement par la louable intention
» d'étendre l'empire de la civilisation et du
» bonheur, mais par un secret espoir, qui

» n'étoit pas sans générosité, qu'à force de
» sacrifices, même humilians, on obtien-
» droit de l'Angleterre son amitié ou une
» neutralité au milieu des orages périlleux,
» qui, dans ce moment, menaçoient la France.
» Cette alliance d'humanité, cette invitation
» de se livrer à une charité étendue, pou-
» voient fournir au ministre et au peuple
» d'Angleterre de nouveaux motifs pour ne
» pas s'unir à cette coalition qui menaçoit
» d'ensevelir sous des ruines tous les ves-
» tiges restans de la liberté en Europe.

» La compagnie de Sierra Léona étant une
» association privée ou particulière, il étoit
» convenu que l'adresse se feroit directe-
» ment à la société. M'étant intéressé au
» succès de cette adresse, et étant moi-même
» un des souscripteurs pour cet établisse-
» ment, je fus prié par le comité d'ouvrir
» la négociation. On me donna les instruc-
» tions nécessaires que je communiquai
» avec copie du mémoire, au président de
» la compagnie, qui résidoit à Londres,
» maison de Sierra Léona, et j'eus deux ou
» trois entretiens à ce sujet avec MM. Thorn-
» ton et Wilberforce : ces entrevues n'étoient

» pas du tout satisfaisantes. Par la réponse » verbale qu'on me fit, il paroît que la pro- » position du comité ne fit point sensation, » et par la légèreté avec laquelle elle fut traitée » dans une conversation particulière avec » M. Wilberforce, il me parut que ma dé- » marche étoit jugée indigne de toute atten- » tion. Je vous fais cette observation sans » désirer qu'elle inspire la plus légère ré- » flexion défavorable sur aucun de ces mes- » sieurs, dont l'attachement à la cause géné- » rale de l'humanité et les vues particulières » pour cette colonie sont bien connus; mais » l'influence du ministre étoit dans ce mo- » ment suffisante pour l'emporter sur leur » sentiment privé, et l'intérêt qu'on doit à » ce grand et noble établissement étoit ab- » sorbé par l'intérêt de la coalition contre » la France.

» N'ayant obtenu aucun succès, je re- » tournai à Paris, où je dis au comité » que la société avoit reçu avec recon- » noissance ses offres de services dans la » cause commune; mais que la situation dé- » licate des deux pays étoit telle qu'elle ne » leur permettoit pas d'entrer dans une

„ correspondance directe avec le gouverne-
„ ment français sans la permission du ministre
„ anglais ; ajoutant que la société espéroit,
„ en cas que la guerre vînt interrompre la
„ connexion entre les deux pays, que le
„ gouvernement français voudroit bien res-
„ pecter l'établissement de la compagnie et
„ les bâtimens qui lui appartenoient.

„ Telle étoit la substance de la réponse
„ verbale que me firent les directeurs de la
„ compagnie; et comme intéressé au succès
„ de la colonie, je la présentai sous l'aspect
„ le plus favorable. Quoique le comité fût
„ désappointé par l'accueil froid et insensible
„ fait à leur offre, cependant il promit de
„ procurer à la colonie et à ses navires la
„ protection demandée, et je m'engageai
„ d'écrire à la compagnie pour qu'elle fît
„ connoître les noms des bâtimens qu'elle
„ employoit. La liste me fut envoyée, ac-
„ compagnée d'une lettre, dans laquelle les
„ directeurs de la compagnie me remer-
„ cioient de l'intérêt que j'avois pris dans
„ cette affaire ; mais je reçus en même-tems
„ une lettre de M. Wilberforce qui m'in-
„ formoit, au nom du ministre britanni-

„ que, que n'ayant pas de caractère diplo-
„ matique, on me dispensoit de mes ser-
„ vices. N'ayant de liaisons ni directes ni
„ indirectes avec milord Grenville, le mi-
„ nistre mentionné dans la lettre, ni avec
„ aucun ministre anglais, je ne fis aucune
„ attention à cette injonction déplacée, mais
„ je présentai la liste des navires au comité,
„ et demandai qu'on fît une loi par laquelle
„ la Convention accorderoit la protection
„ demandée, tant pour la colonie que pour
„ ses navires, et cela d'après les principes
„ que le gouvernement français avoit suivis
„ dans la protection qu'obtint jadis le capi-
„ taine Cook. Après diverses délibérations
„ sur la manière de faire cette loi, il fut
„ convenu qu'on feroit une motion à ce
„ sujet; mais comme on fut forcé à des
„ délais par plusieurs raisons, et que j'avois
„ une correspondance suivie en Angleterre,
„ ainsi que par des circonstances malheu-
„ reuses de cette époque, on prévit quel-
„ ques difficultés, le comité s'en tint à une
„ résolution ou arrêté qui autorisoit le mi-
„ nistre de la marine à donner les ordres
„ nécessaires pour la protection de la

» colonie et de ses navires, conformément à
» la demande que j'en avois faite, attendant
» le moment favorable où cette résolution
» recevroit la sanction de la Convention
» pour lui donner force de loi.

» L'événement malheureux qui suivit bien-
» tôt, et qui finit par l'établissement de la
» tyrannie des jacobins, (ou plutôt des anar-
» chistes) m'empêcha, de mon côté, de faire
» d'autres démarches. Tous mes amis étoient
» ou emprisonnés, ou fugitifs, et moi-même
» étant soupçonné de fédéralisme, (le crime
» du jour) et d'attachement pour le gouverne-
» ment anglais, personne n'osoit plaider la
» cause de l'humanité, dès lors que les An-
» glais s'y trouveroient liés.

» On n'entendit donc pas parler de la co-
» lonie de Sierra Léona, jusqu'à la catastro-
» phe fatale de sa destruction pendant l'au-
» tomne de 1794, par une escadre française.
» La nouvelle de cet événement ne nous ar-
» riva qu'avant le printemps de 1795, quand
» des sollicitations furent faites immédia-
» tement aux comités de gouvernement, pour
» demander par quels ordres cet expédition
» avoit été faite, aucun éclaircissement satis-

„ faisant ne put être obtenu : tous assuroient
„ qu'ils en ignoroient les moteurs, et sa vé-
„ rité étoit même si douteuse, que l'examen
„ du mémoire que je présentai fut différé
„ jusqu'à ce qu'on eût obtenu quelques éclair-
„ cissemens certains et officiels, soit de la
„ compagnie de Sierra Léona, soit des com-
„ missaires de la marine, du moment où ceux-
„ ci seroient instruits des circonstances de
„ cette malheureuse expédition.

„ J'écrivis une lettre aux directeurs de la
„ compagnie de Sierra Léona, leur faisant
„ part du mémoire qui avoit été présenté à
„ cet égard, demandant encore des éclair-
„ cissemens officiels qui pourroient me
„ mettre en état de renouveler mes sollici-
„ tations.

„ Les directeurs ne firent aucune réponse
„ à cette lettre. Ce fut probablement la pru-
„ dence qui leur inspira de ne pas corres-
„ pondre avec une personne accusée de haute-
„ trahison, comme je crois que je le suis en-
„ core, par le gouvernement anglais. En atten-
„ dant, l'escadre retourna à Rochefort, et le
„ journal du chef fut envoyé à Paris. En exa-
„ minant ce journal j'ai trouvé que le com-

» mandant a été induit en erreur par deux
» négriers américains ; mais ses excuses
» d'ignorance n'empêchèrent pas qu'il ne fût
» mis en prison, et son châtiment auroit été
» exemplaire, probablement pour avoir dé-
» sobéi aux ordres, s'il n'eût pas paru claire-
» ment qu'il ignoroit réellement le mal qu'il
» avoit commis, en se vantant d'avoir fait une
» œuvre méritoire quand il détruisit ce qu'il
» appeloit un établissement de Pitt, *pour fa-*
» *briquer des esclaves*, n'ayant pas d'autre ob-
» jet, comme il le paroît évidemment par
» son journal.

» Comme vous avez suivi toutes les opéra-
» tions de la colonie de Sierra Léona, vous
» savez mieux que moi ce qui s'est fait ensuite.

» Il y a à-peu-près un an que j'ai eu occa-
» sion de m'intéresser aux affaires de la com-
» pagnie, c'étoit quand le directoire français
» faisoit lancer un mandat d'arrêt contre moi
» pour haute-trahison, comme ayant été en
» communication et correspondance avec le
» ministre anglais, et cette correspondance cri-
» minelle se trouva n'être autre chose que celle
» que j'avois eue pour les affaires de la com-
» pagnie de Sierra Léona ; ce fut le ministre

» Lacroix qui m'avoit dénoncé qui fit lui-
» même cette découverte.
» Vous savez aussi bien que moi avec quel
» intérêt et quel chagrin le gouvernement
» français a reçu la nouvelle de la destruc-
» tion de la colonie, et vous appercevez aussi
» que la disposition qui le conduisit, en
» 1792, en offrant son assistance pour la
» perfection du grand plan de l'humanité,
» n'est pas détruite. Séparant les motifs et les
» actions du ministre anglais de ceux de la na-
» tion, les Français seront toujours prêts à
» s'unir dans toute grande entreprise qui aura
» pour objet le bonheur d'une portion de
» l'espèce humaine; et en cas de cessation
» d'hostilités, c'est à la compagnie de Sierra
» Léona à s'adresser au gouvernement fran-
» çais, comme ce gouvernement, par ma
» voix, l'a fait à la compagnie de Sierra
» Léona. Il y a peu de doute que le grand
» plan conçu en faveur de l'humanité, ne
» soit mis à exécution, et que la civilisation
» de l'Afrique ne devienne un des fruits de
» l'union, et un des articles de la paix. »

Je suis très-sincèrement votre ami,

J. H. STONE.

ILE DE BOULAMA. *Lat.* 11.° *N.*

CETTE île, dont l'étendue est estimée au tiers de l'île de Barbade, a été plusieurs fois l'objet de spéculations coloniales. On peut faire remonter ces sortes de projets au commencement du siècle, quand le chevalier de la Brüe, visitant toute la côte par ordre du gouvernement français, proposa d'établir des colonies formidables à l'île de Boulama et au cap Mezurado (*p*), 528, 946 et seq. Après lui, l'abbé Demanet, ayant passé quelques années sur la côte, fit un second plan de colonisation pour cette île (*q*), 529. Mais comme beaucoup d'autres excellentes propositions ou plans utiles, qui n'ont pas eu le bonheur d'être appuyés ou, par

(*p*) Voyez relations de l'Afrique, par Labat, vol., V, page 91, 141.

(*q*) Voyez nouv. hist. de l'Afrique française, 1767 volume premier, page 211.

l'*influence protectrice de la noblesse*, ou par celle *de la corruption pécuniaire*, n'avoient aucun succès dans l'ancien ordre des choses, ces projets ne furent point adoptés.

Un anglais, M. Barber, établi au Hâvre, ayant une connoissance très-étendue de la côte d'Afrique, et sachant à quel degré on pouvoit porter sa culture et ses produits, proposa à la cour de France, en 1787, de coloniser l'île de Boulama, et auroit certainement, réussi si la révolution française, alors déjà dans son germe, ne l'avoit pas arrêté. 531.

Si l'un de ces plans eût été exécuté, il est indubitable qu'on auroit introduit dans les colonies d'Afrique le système oppressif dont l'existence dans les îles de l'Amérique déshonore tant les nations qui le tolèrent; mais ces côtes, par une de ces combinaisons secrètes de la Providence, sont destinées à voir s'élever sur leur sol des colonies qui doivent répandre avec les lumières les principes d'un commerce basé sur les vrais intérêts des nations et les droits de l'humanité. L'île de Boulama étoit donc destinée à recevoir une colonie dirigée par des hommes qui

partageroient les principes de ceux qui fondèrent la colonie de Sierra Léona.

En 1792 une nouvelle association s'étant formée en Angleterre, leva par souscription une somme de 9,000 liv. sterling ; chaque souscripteur donnoit 50 liv. sterling pour 300 arpens de terre cultivables dans l'île. On expédia trois navires, chargés de 275 colons, ainsi que des différens articles nécessaires (*r*) 870, 537, 538, 546, 583.

Les nouveaux colons furent bien reçus par les Portugais, qui depuis long-tems, et pour l'objet de la traite des esclaves, habitent le continent.

Les colons, après leur arrivée, élurent pour leur chef restant le respectable lieutenant Beaver; lequel, avec le chef de l'expédition, le lieutenant Dalrymple, achetèrent, au nom des colons, toute l'île de Boulama,

---

(*r*) Parmi ces colons, une grande partie avoit souscrit en qualité de propriétaires cultivateurs, résolus de se fixer dans la colonie ; les autres restant en Europe comme des propriétaires territoriaux absens. (Voyez la note *S* et les réflexions ci-après).

ainsi qu'une grande partie du continent des trois rois nègres voisins, qui paroissoient avoir un droit égal à la propriété de l'île. Cette transaction loyale éteignit une des causes de division que les partisans de la traite entretiennent avec soin. Quatre cent soixante-treize Barres (*) suffirent aux trois rois pour se départir de leurs droits contestés, et qu'ils ne faisoient jamais valoir, sans arroser l'île de Boulama du sang de leurs sujets. 540, 542.

Un des navires retourna en Europe avec une partie des colons, qui, malheureusement accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans, étoient arrivés dans la saison pluvieuse. Effrayés de l'insalubrité du climat dans cette saison, ils crurent devoir attendre un défrichement plus étendu avant de se fixer dans la colonie. 545.

Il auroit été à souhaiter que cette association bienfaisante eût eu plus de connoissances-pratiques dans ce genre d'entreprises ; elle eût surtout mieux soigné le choix des colons ;

(*) *Monnoie nominale*, chez les habitans, signifiant une barre de fer de 12 pouces ; article de première nécessité parmi ces peuples.

car.

car M. Beaver, dans son rapport du 24 juin 1794, donne pour causes du mauvais succès de ce premier essai :

1°. L'envoi d'hommes sans mœurs et sans principes, qui furent mêlés parmi les bons colons ;

2°. L'arrivée de l'expédition dans la saison la plus malsaine ;

3°. L'oubli d'avoir envoyé avec l'expédition, des carcasses et des matériaux principaux pour construire des maisons, qui sont indispensables contre les pluies et l'ardeur du soleil. 905.

Il faut pourtant convenir que la cause principale du mauvais succès de ce premier essai étoit, sans contredit, la guerre qui, ayant commencé, avoit interrompu toute communication entre la Colonie et l'Europe. C'est pourquoi M. Beaver dit aussi dans un de ses rapports, daté du 19 janvier 1794, « qu'on » ne peut pas dire que l'entreprise ait été » mauvaise. Nous n'avons pas échoué, » dit-il ; mais nous avons été malheureux » par des circonstances imprévues. 581. »

Le tableau de toutes ces contrariétés doit être connu de ceux qui désirent faire de semblables entreprises. On lira avec intérêt les efforts que Beaver leur opposa ; et sa persévérance, son activité et sa méthode, soutenues depuis le 5 mai 1792 jusqu'au 29

novembre 1793, donneront la plus haute idée de ses moyens et de son courage. 579.

Lui et les courageux colons qui ne voulurent point l'abandonner, ont bravé un climat dangereux par l'état brut de la Nature ; mais qu'on rend facilement sain par la culture et l'industrie de l'homme. Leur courage, dirigé par les talens et l'intrépidité de Beaver, a résisté aux attaques répétées des habitans des îles de Bissaux, 539, 556 et seq. 567. On employa les premiers dix-huit mois à défricher une assez grande partie de l'île, à construire une vaste maison en forme de barricade, qui étoit le magasin général, l'habitation des colons, et leur citadelle. Ils ont même construit des jardins dans lesquels on a fait avec succès plusieurs essais botaniques sur différentes semences, plantes tropicales et européennes, 550, 554, 568, 577, 911, 913, 916, 921.

Les différens témoignages qui ont été donnés par ceux qui, dans tous les tems, ont visité l'île de Boulama ; mais surtout ceux qu'on a eus par la dernière expédition, et les différens rapports présentés par M. Beaver, constatent que le sol en est excellent, et peut-

être beaucoup plus propre à la culture que celui de Sierra Léona, 911, 916, 924, 931. Il est encore évident que le climat, bien loin d'être aussi dangereux qu'on se l'est imaginé, est même meilleur que celui de plusieurs îles de l'Amérique, 915, 925, 928; que toutes les productions animales et végétales sont abondantes, et croissent avec une rapidité étonnante, 880, 890, 914, 917, 918, 932; que la rivière de Grande qui touche à l'île, et qui remonte à une très-grande distance dans l'intérieur de l'Afrique, ainsi que bien d'autres rivières navigables dans le voisinage, offrent les plus grands avantages au commerce, qui semble devoir être alimenté par un très-grand nombre d'objets, 885, 888, 893, 912, 913, 924, 929, 930; qu'il est très-facile d'avoir autant de *grumetas* ou d'ouvriers nègres, qu'on en aura besoin, en les payant depuis trois jusqu'à cinq barres par mois, selon leur capacité, 886.

Ceux qui restèrent avec M. Beaver, instruits de la déclaration de la guerre, et ne voyant aucun navire arriver de l'Europe; sans médicamens, sans vêtemens, sans instrumens d'agriculture, sans espoir de recevoir de nou-

veaux colons, l'engagèrent, quoiqu'avec difficulté, à se retirer à Sierra Léona, où ils se proposèrent de passer la saison des pluies. M. Beaver y consentit, et confia l'île à la protection des rois nègres voisins, auxquels sa bonne conduite, pendant les dix-huit mois de leur séjour à Boulama, avoit inspiré les meilleures dispositions. Ils s'engagèrent à tenir l'île à la disposition des colons jusqu'à la fin de la guerre. Les progrès de leur essai d'agriculture avoient fait sentir à ces princes que l'industrie qui multiplioit dans leurs royaumes les hommes et les produits de la Nature, valoit beaucoup mieux que les spéculations des marchands européens qui dépeuplent l'Afrique et la tiennent continuellement dans un état d'esclavage.

Le 29 novembre 1793, M. Beaver quitta donc l'île de Boulama avec le regret extrême de n'avoir pas été secondé en raison de son zèle et de sa persévérance, et s'exprime ainsi :

« J'ai eu la mortification de voir aban-
» donner une terre dont le travail d'un an
» et une semaine (ou depuis le tems du
» départ du navire d'Hanky) avoit fait un
» petit paradis, 581, 529, 894.

Par ce *précis*, le lecteur conclnera aisément que l'essai de ces deux établissemens philantropiques a eu pour but; 1°. *l'abolition de la traite; 2°. la civilisation des nègres en Afrique*; 3°. *l'établissement d'un commerce humain et social entre l'Europe et l'Afrique, fondé plutôt sur l'échange de denrées utiles, que sur des spéculations pécuniaires.*

On pourroit ajouter que si la guerre d'Europe, a d'un côté suspendu le progrès de ces jeunes plantes coloniales, elle a d'un autre côté donné un certain degré de prospérité à celle de Sierra Léona ; car les colons étant tous habitués au commerce, comme il a été dit ci-dessus, et ont enfin, dans la crainte de voir renouveler les visites de l'escadre française, abandonné *Free-Town*, en se livrant à la culture des portions de terre qui avoient été négligées jusqu'à l'époque de l'arrivée des français. Le produit de cette culture peu de tems après ladite époque, a fourni au-delà de leurs consommations.

A l'égard de la colonie de l'île de Boulama, les progrès de l'établissement commencé, y resteront suspendus jusqu'après la guerre.

RÉFLEXIONS.

On ne peut sans frémir se rappeler l'histoire des conquêtes européennes dans l'Amérique et ses îles. Elle montre qu'alors les peuples furent entraînés par un délire dont ils ne sont pas encore guéris, et possédés outre mesure de la manie de *conquérir et d'étendre leur domination*, comme ils ont aujourd'hui celle d'*accumuler et de cacher leurs richesses pécuniaires.*

Il seroit donc intéressant de parcourir les détails historiques des colonies philantropiques, dont il a été question dans ce petit Traité, afin de pouvoir comparer les moyens dont on s'est servi pour écarter les difficultés qui s'élèvent naturellement au commencement de toute entreprise aussi vaste, avec ceux qui ont été employés à l'établissement des colonies d'Amérique, et on les trouvera bien différens dans les parties essentielles.

Il faut nécessairement que le résultat se ressente des moyens dont on a fait usage. Le systême colonial des deux Indes a produit la

tyrannie et l'esclavage mercantiles ; celui de l'Afrique produira un effet tout contraire. Au lieu des spéculations des bailleurs de fonds ou capitalistes, le commerce se trouvant subordonné aux vrais besoins, deviendra plus utile et plus conforme à l'ordre social ; conséquemment plus digne des nations, dont la politique doit être aussi juste qu'éclairée.

On soutient avec chaleur le système adopté jusqu'ici pour les colonies anciennes, non pas comme *colons*, mais comme spéculateurs-propriétaires dont le luxe, pour la plupart, absorbe et dévore dans la métropole les revenus coloniaux ; ces propriétaires ignorant ordinairement la culture, et devenant par-là presque étrangers à l'intérêt direct qui stimule nécessairement les colons résidans sur leurs habitations (*s*).

(*s*) Les lois ne doivent jamais permettre aux agens de cultiver des terres coloniales pour le compte de leurs propriétaires ; car l'expérience nous prouve constamment que ces hommes volent leurs maîtres et abusent de leur pouvoir envers les esclaves d'une manière qui révolte tout être sensible. Si un propriétaire souhaite plutôt de vivre en Europe que dans

Les colonies philantropiques se soutiendront d'elles-mêmes en Afrique, lorsque par l'encouragement de la culture, leurs habitans seront en état de tirer parti des dons que la nature leur a prodigués. Alors et de cette manière on verra s'ouvrir enfin entre l'Europe et le tropique une communication avouée par la justice et la raison, également salutaire et avantageuse à ces deux parties du monde, et consolante pour l'humanité, depuis si long-tems outragée par l'horrible traite des esclaves. Alors les peuples civilisés et les nations non-civilisées se tendront mutuellement une main secourable pour leurs besoins respectifs : tout autre but des colonies doit être regardé comme une véritable folie qui jette leurs mères-patries dans des dépenses et des guerres ruineuses.

A mesure que l'Europe perd de son influence en Amérique et dans ses îles, et ne peut sans des frais énormes subvenir à ses

---

la colonie, qu'il soit obligé par la loi d'affermer sa terre à longues années; le fermier jouissant du droit de colon devient plus directement attaché à la prospérité de la colonie.

besoins par les productions des tropiques, on auroit dû penser à se procurer des ressources plus proches, plus faciles et plus conformes à la nature. Or il n'y a point de contrée plus voisine de nous que l'Afrique, qui seule promet autant et même plus que les deux Indes ensemble. Sur le plan d'après lequel on a commencé à coloniser cette partie du monde, elle fleurira sûrement en beaucoup moins de tems qu'il n'en a fallu pour les îles de l'Amérique; et elle pourra bientôt échanger contre l'industrie de l'Europe les productions les plus précieuses et peut-être les moins connues.

Ce n'est certainement pas un bonheur de posséder en abondance le métal à l'aide duquel l'expérience vient de nous prouver qu'on peut désorganiser des nations entières, et par cet appât fatal les amener à la destruction de leur existence physique et morale; cependant tant que l'or sera le seul mobile de toute activité, pourquoi chercher si loin ce que la nature a mis beaucoup plus près de nous? Pourquoi tirer à grands frais, et en y sacrifiant des générations entières, ce métal corrupteur, de l'Asie ou de l'Amérique, tandis

que l'heureuse Afrique, assez sage pour le mépriser, nous en offre en quantité ? L'importation de l'or de cette partie du monde, en Hollande et en Angleterre, étoit estimée en l'année 1728 à 501,732 livres sterlings (*t*). D'après des essais faits à cent lieues de l'embouchure de la rivière de Gambie en 1693, on tira douze livres cinq onces, poids de Troy, dans l'espace de vingt jours (*v*). Compagnon, dans ses voyages, nous donne sur les mines de Gallam et de Bambouc, qu'il avoit visitées lui-même, les rapports les plus intéressans ; il assure que l'or s'y trouve en abondance, mais que l'exploitation est peu ou point connue des habitans du pays (*w*).

(*t*) Voyez Atlas maritimus et commercialis, fol. Lond. 1728. —— Postlethwayt's, com. dict. 1763. — Treatise upon the trade from great Britain to Africa by an African merchant. 4°. 1772.

(*v*) Voyez philosophical experiments and observations of the late Dr. Robert Hook, S. R. S. published by Dr. Derham Lond., 1726.

(*w*) Voyez nouvelle relation de l'Afrique occidentale par Labat, tom. 4, page 57. Paris, 1746, et des lettres du célèbre naturaliste Afzélius, contenant les découvertes récentes qu'il a faite dans cette partie du

Mais abandonnons ces spéculations à l'égoïsme et à la cupidité, pour saisir ce que la nature nous indique et nous présente. Nous avons des besoins physiques, devenus par l'habitude nécessaires à satisfaire, quoiqu'introduits par le luxe. L'or et l'argent ne sont pas articles de consommation au même degré que le sucre, le café, le thé, le coton, les bois de teinture, les épiceries, etc. Le sol fécond de l'Afrique nous offre tous ces articles avec un climat enchanteur, et sans avoir besoin de recourir à l'esclavage, les habitans étant disposés à travailler pour nous, en échange de nos productions.

Tout lecteur impartial et intelligent, peut aisément conclure de cet exposé, que le désir sincère de communiquer aux nations africaines les avantages de la civilisation, a été le principe dominant des associations qui se sont formées pour l'établissement des colonies

---

globe, tant sur les productions tropicales que sur leurs rapports commerciaux avec les européens, dont quelques-unes nous ont été jusqu'ici inconnues.

philantropiques, sans que les considérations mercantiles en aient été entièrement exclues; si l'on est bien aise de trouver quelques idées de cette espèce qui, comme lyvraie parmi le bon grain, se sont insinuées dans toutes ces entreprises, on ne sera pas moins satisfait d'appercevoir que, loin de leur avoir accordé la prééminence, elles ont été au contraire toujours subordonnées aux généreux motifs des fondateurs, selon les circonstances. Mais il est bon de remarquer que les esprits de la génération présente, en Europe, se sont PÉCUNIARISÉS à tel point, que toute entreprise indépendante des spéculations de ce genre ne peut réussir promptement. Une transition violente doit rarement obtenir des bénéfices de longue durée, tandis qu'elle peut aisément devenir préjudiciable et même dangereuse.

Les progrès de la société humaine soumis par leur nature à une marche graduée, échappent aux yeux du vulgaire, tandis que le philosophe attentif et observateur les apperçoit bientôt, en comparant le passé avec le présent; et le vrai philosophe, satisfait de voir que tout ce qui est conforme aux vues de la Providence, une fois commencé, vient dans son

tems à la perfection, l'en bénit et lui en rend graces.

On sait que la plupart de nos contemporains doutent qu'il puisse exister des motifs désintéressés, faute vraisemblablement de les trouver dans leur propre cœur. Ils ne se font point scrupule d'attribuer aux instituteurs des entreprises rapportées dans ce Traité, l'égoïsme, qui est l'ame de leurs propres opérations commerciales. Cependant l'auteur se flatte que bien peu de ses lecteurs le soupçonneront de prendre part aux spéculations mercantiles. Il est instruit que plusieurs d'entr'eux n'ignorent pas avec quelle attention et quelle constance il a surveillé les progrès, les détails et l'ensemble de ces entreprises intéressantes ; il en est résulté pour lui une conviction si forte de la pureté des motifs qui ont animé les directeurs de la compagnie de Sierra Léona, et les commissaires de l'association de Boulama, ainsi que les souscripteurs des deux entreprises, qu'il peut avec certitude se flatter de voir un jour leurs généreux efforts couronnés d'un plein succès. Eh! qui peut douter alors qu'ils ne soient imités de leurs contemporains, que la reconnoissance de la postérité ne leur

soit acquise à jamais, et que surtout ils ne soient comblés des bénédictions de la Providence !

Le moment où la France et l'Angleterre s'uniront pour briser les fers forgés par l'impitoyable égoïsme, ne peut être éloigné. Elles détruiront les préjugés, elles coopéreront à toutes les entreprises qui auront pour objet le bonheur des humains, elles s'empresseront à l'envi d'éclairer les peuples privés de nos lumières et des vraies jouissances de la société civilisée.

Le sort des sociétés philantropiques ne peut donc être indifférent à ces deux grandes nations. La conclusion d'une paix, s'il se peut, éternelle, et tout établissement qui tend à la perfection de l'homme, doivent être l'objet de leurs vœux et de leurs efforts ; et dans le cas où malheureusement la guerre continueroit entr'elles, qu'au moins tout établissement semblable soit à l'abri de leurs querelles, et considéré sous le rapport DE LA NEUTRALITÉ LA PLUS SACRÉE.

PIÈCES

RELATIVES à l'escadre française sortie en 1794 pour interrompre le commerce, et surtout la traite d'esclaves des anglais à la côte occidentale de l'Afrique, qui ayant considéré la colonie de Sierra Léona comme purement mercantile, l'a réduite à la plus grande misère.

Adresse présentée au chancelier de Suède, par P. Afzélius, frère du naturaliste de ce nom.

(Traduit du suédois).

ADAM AFZÉLIUS, mon frère, professeur de philosophie, et de botanique dans l'université d'Upsal, obtint du roi, il y a près de six ans, la permission de voyager, pour enrichir de nouvelles découvertes la science qu'il cultive.

Après avoir parcouru divers pays, il vint

aborder en dernier lieu à la côte occidentale d'Afrique. La colonie de SIERRA LÉONA, récemment fondée sur cette côte, commençoit à prendre un grand accroissement. Il y fixa son séjour.

La langue des naturels du pays lui devint bientôt familière. Il s'instruisit des mœurs, des coutumes, du commerce des habitans, et ne laissa pas échapper l'occasion favorable qui se présentoit de travailler à la description du pays. Il s'occupa surtout de celle des productions de la Nature, qui s'est montrée si libérale dans ces climats. On sait qu'il vient d'envoyer en Suède des collections précieuses, destinées à l'ornement du Musée et du Jardin botanique de l'académie, à Upsal.

Livré tout entier aux recherches des objets qui concernent l'histoire naturelle, mon frère vécut pendant quelque tems assez tranquille à SIERRA LÉONA, et même assez heureux pour les circonstances. Mais à l'époque où la colonie fut détruite par les Français, c'est-à-dire dans l'automne de l'année 1794, il eut la douleur de se voir enlever la plus grande partie de ses riches collections, ses

livres,

livres, dessins, manuscrits ; enfin son journal rempli de détails intéressans, et qui fut perdu ou pillé. Sa lettre écrite de Free-Town, en date du 12 novembre 1794, et jointe au présent mémoire, contient l'exposé de tous ces faits.

Dépouillé du bien qu'il possédoit, laissé sans ressources et presque sans vêtemens, mon frère se trouve aujourd'hui dénué de tous les moyens d'existence. Sa vie même est en danger. Les pluies qui tombent régulièrement dans le pays vers la fin de l'automne, ont commencé à inonder la terre avant qu'il ait pu trouver une occasion de revenir en Europe, les bâtimens de la compagnie ayant été brûlés, et les Français lui refusant le passage.

Muni d'une permission et d'un passeport du roi de Suède, mon frère pouvoit facilement prouver qu'il étoit Suédois, et à ce titre espérer un sort plus doux et un traitement plus généreux. Comme naturaliste, d'ailleurs, il méritoit la protection des hommes de toutes les nations et de tous les pays, puisque ses voyages et ses travaux ont pour but unique des découvertes, dont l'utilité peut

s'étendre un jour à tout le genre-humain. Malgré ces considérations, malgré des droits si sacrés à la bienveillance universelle, il n'a pas été plus épargné que les autres Européens ; il a éprouvé avec eux tous les maux qu'entraîne à sa suite l'irruption du vainqueur.

Sans doute, lorsque ces affligeans détails seront connus du gouvernement français, c'est-à-dire du gouvernement d'une nation qui professe des sentimens d'intérêt si vifs pour les savans, pour ceux surtout qui consacrent leur tems, leur fortune, leur vie même aux progrès des connoissances humaines ; sans doute, dis-je, mon frère, comme toutes les autres victimes de ces violences, n'en sollicitera pas alors en vain la réparation.

Aussi est-ce dans cet espoir que je représente à Votre Excellence combien il seroit juste que le gouvernement suédois voulût bien adresser au directoire exécutif de la République française une recommandation particulière en faveur de mon frère, et de lui demander,

1°. De placer désormais le naturaliste sué-

dois, Adam Afzélius, sous sa sauve-garde immédiate;

2°. D'ordonner que celles de ses collections qui pourront être retrouvées lui seront rendues;

3°. De lui accorder une indemnité proportionnée aux dépenses qu'il a faites et aux fatigues qu'il a essuyées dans un voyage dont le but étoit si noble et l'entreprise si courageuse, et dont le succès a été si malheureux; dans un voyage absolument perdu pour l'humanité, si mon frère ne rentre pas en possession de ses manuscrits et de son journal.

EXTRAIT d'une lettre d'Adam Afzélius, professeur de botanique, à P. Afzélius, son frère, écrite de FREE-TOWN, colonie de SIERRA LÉONA, en date du 12 novembre 1794, et imprimée dans la gazette des Savans à Upsal, en 1795.

(Traduit du Suédois).

JE passois le tems fort agréablement, et très-satisfait de mon sort. J'avois une maison à

moi. Elle étoit située sur le bord de l'eau, et assez vaste pour renfermer toutes les richesses que produit cette côte. Auprès se trouvoit un petit jardin. J'y cultivois un nombre considérable de plantes d'Afrique les plus rares. Leur merveilleuse beauté, leur excellente odeur recréoient, rafraîchissoient mes sens. La *Gloriosa Superba* garnissoit mes enclos ; et l'*Echites Caudata* répandoit son délicieux parfum jusques dans mon cabinet. J'avois la table du gouverneur : elle étoit assez bien servie pour les circonstances. Le sentiment de mon bonheur contribuoit à la santé dont je jouissois. Tous les secours, toutes les facilités dont j'avois besoin m'étoient accordés. Un domestique que j'avois, et qui étoit mon chasseur, me procura plusieurs oiseaux rares et animaux curieux pris dans les forêts, tant morts que vivans. Je conservai les uns le mieux qu'il me fut possible ; je pris soin des autres et les logeai dans ma gallerie, où leur réunion me causoit chaque jour un grand plaisir. Mais les plus nombreuses de mes collections étoient celles des plantes, fruits et graines ; des amphibies, insectes, coquillages, etc. Je fis divers envois

en Europe de tout ce que j'étois parvenu à recueillir. Le bâtiment de la compagnie, l'*Océan*, en emporta une partie le 1er. juillet. J'en confiai une autre, le 4 août suivant, au vaisseau l'*Ami*. J'adressai le tout à un de mes amis à Londres, avec prière d'en rester dépositaire jusqu'à mon retour. Encouragé par ces succès, je travaillai à former une nouvelle collection dès que les deux bâtimens furent partis, et elle devint plus étendue et plus complète que les premières. Hélas! j'ai travaillé en vain. Tout est perdu! La colonie a été détruite presque toute entière; et moi je me vois réduit à la plus affreuse indigence. Les Français n'ont épargné que les cabanes des noirs, véritables membres de la colonie, et que la compagnie avoit fait venir de la nouvelle Ecosse; et lorsqu'ils se sont déterminés à partir, notre situation étoit affreuse. Déjà sans doute nous serions morts de faim si des voisins charitables, et des colons qui possèdent quelques petites plantations dans les forêts, ne fussent venus promptement à notre secours, et ne nous eussent apporté tout ce dont ils pouvoient disposer. Graces à leurs soins, nous avons quelques

provisions de bouche ; mais nous ne buvons que de l'eau. Des haillons couvrent notre nudité , et de misérables huttes nous servent d'asile. Aucun de nous ne possède un lit, ni autres meubles. Les choses les plus nécessaires à la vie nous manquent. Ce qu'il y a de plus désespérant à penser, c'est qu'il nous faudra peut-être éprouver les mêmes calamités pendant quatre ou cinq mois encore, avant que l'Angleterre puisse y apporter quelque soulagement.

Quant à moi personnellement , j'ai tout perdu , à l'exception de l'habit que je portois à l'époque de l'invasion des Français : encore est-il presqu'usé. La plupart de mes collections d'histoire naturelle m'ont été enlevées , ainsi que mes livres et des fragmens de mes manuscrits. Cette dernière perte , et spécialement celle de mon journal , est irréparable. Je pourrois , avec le tems , renouveler mes collections et refaire toutes mes descriptions , si j'en avois les moyens ; mais il ne me reste aucune des ressources nécessaires , et je suis forcé d'y renoncer. Il faut donc patienter encore pendant quatre ou cinq mois. Dans cet intervalle je recevrai , je l'espère ,

quelques secours des amis compatissans que j'ai à Londres ; mais une autre inquiétude vient se mêler à mes chagrins présens. Je n'entrevois point l'occasion de repasser en Europe. Le vaisseau la *Harpie* devoit mettre à la voile avant Noël. J'avois la promesse d'y être reçu à bord ; mais les Français s'en sont emparés ; et Dieu sait quand il se présentera quelqu'autre occasion, et s'il me sera possible d'en faire usage.

LETTRE du lieutenant Padenheim à son excellence l'ambassadeur de Suède auprès de la République Française, le baron de Staël, au sujet de la colonie SIERRA LÉONA.

COMME philantrope, Votre Excellence ne doit pas ignorer qu'une colonie s'est formée depuis peu à SIERRA LÉONA, sur la côte occidentale d'Afrique. Son but est de contribuer à l'abolition de l'infame commerce des esclaves, et d'introduire la civilisation parmi les habitans de l'Afrique : il ne lui est pas non plus inconnu comme Suédois, que parmi les nations qui ont con-

couru à ce noble projet, il est aussi plusieurs de nos compatriotes que leur zèle a porté jusqu'à y sacrifier leurs biens, leur santé et leur vie même.

Combien de mal-entendus, de méprises funestes à l'humanité, la guerre, cette source féconde de malheurs, ne cause-t-elle pas souvent! Dans la guerre présente entre la France et l'Angleterre, une escadre de cette première nation, ignorant l'objet philantropique de la COLONIE, vient de détruire ce bel établissement dans son enfance, et avec lui la fortune des individus qui s'y trouvoient; je dis ignorant; car, ainsi que je l'ai entendu affirmer comme une chose certaine, le gouvernement anglais avoit empêché les directeurs de la compagnie de SIERRA LÉONA d'expliquer au gouvernement de la République française la nature de cette colonie, afin d'en obtenir la même protection qu'il a toujours été porté à accorder en pareilles circonstances.

Parmi les Suédois qui étoient dans la colonie à cette époque, se trouvoit malheureusement M. A. Afzélius, professeur de botanique et en d'autres branches d'histoire

naturelle, à l'université d'Upsal, et moi. Ni la qualité de Suédois ni celle de philantrope n'ont pu nous sauver du sort commun à tous les autres ; nous avons perdu tout ce que nous possédions, et je suis désolé quand je pense que l'on a détruit les précieuses collections d'histoire naturelle que j'ai vu rassembler avec tant de soin par M. Afzélius, pendant ses dernières années, même au risque de sa vie, perte irréparable pour les sciences, comme l'a été pour nous deux en particulier celle de tous nos manuscrits et notes de tout ce que nous avions trouvé de remarquable durant plusieurs années que nous avons passées dans cette partie du monde.

Le mémoire ci-joint montre que ma perte s'élève à 300 livres sterling.

Dans la triste situation où je me trouve réduit, il n'y a rien qui me soulage autant que de penser que j'ai l'honneur d'être connu de Votre Excellence depuis ma jeunesse. Mon zèle pour devenir utile à l'humanité ne doit point être par conséquent ignoré de Votre Excellence, qui sait sans doute aussi que j'ai sacrifié mes foibles talens, ma santé et ma fortune à l'établissement de SIERRA

LÉONA qui doit faire tant d'honneur à l'humanité.

C'est encore un bonheur pour moi qu'il se trouve ici dans ce moment un témoin qui peut attester la vérité de ce que je viens de dire ; le Sr. Wadstrom , vrai philantrope , qui a une connoissance très-particulière de tout ce qui regarde la colonie , dont il vient de publier une histoire dans son intéressant *Essai sur la colonisation.*

Je sollicite donc Votre Excellence de vouloir bien s'intéresser pour moi, ainsi que pour mon ami Afzélius , auprès de la République française, afin que nous soyons indemnisés de nos pertes , nous reposant sur la générosité d'une nation qui s'est toujours montrée libérale envers les personnes qui cultivent les sciences, et qui est d'ailleurs l'amie et l'alliée de la Suède.

Paris, le premier juin 1796.

L'AMBASSADEUR extraordinaire de S. M. le roi de Suède, près la République Française, au citoyen ministre des relations extérieures.

CITOYEN MINISTRE,

L'HUMANITÉ et l'ordre de ma cour me font un devoir de vous exposer les détails suivans que je vous prie de mettre sous les yeux du directoire.

Sur les côtes occidentales de l'Afrique existoit, sous le nom de SIERRA LÉONA, non une colonie anglaise, proprement dite, fruits des calculs politiques et commerciaux du gouvernement anglais, mais une société d'hommes animés des principes de la philantropie, rassemblés la plupart en Angleterre par les soins d'une compagnie toute philantropique, qui s'étoit placée d'elle-même sous la protection du gouvernement anglais, comme sous la recommandation officielle de celui de France, pour tout ce qui pourroit

lui être nécessaire à son passage dans les îles de l'Amérique, et dont l'objet principal étoit de parvenir, par la civilisation des Africains, à l'abolition de la traite des esclaves.

Déjà cet établissement, purement sociétaire et philantropique, prenoit un accroissement prospère ; déjà sa renommée avoit attiré dans son sein divers étrangers, lorsqu'en 1794, au mois d'octobre, une escadre française, cotoyant ses bords, ne vit sur ce point du sol africain que l'ennemi de sa nation transplantée, et se livra aux droits de la guerre. Tout fut bouleversé, saccagé, pillé, livré aux flammes : la vie seule des hommes fut épargnée ; et cette circonstance, que le burin de l'histoire saisira sans doute comme une nuance heureuse, ne s'assombrira-t-elle pas bientôt aux yeux du lecteur, lorsqu'il apprendra que de quatre-vingt habitans blancs qui formoient l'établissement de SIERRA LÉONA, devenus tous par sa destruction la proie de la plus honteuse misère, neuf seulement ont échappés à la mort.

De ce désastre vraiment déplorable aux yeux de l'humanité, digne des regrets de toutes les nations, de tous les gouverne-

mens et auquel cependant il me paroîtroit injuste d'enlever la sorte d'excuse qui semble lui être garantie par l'ignor.nce de l'escadre, ont résulté un dommage réel pour les sciences et l'infortune extrême de deux de mes compatriotes, Adam Afzélius, professeur de botanique en l'université d'Upsal, et le lieutenant Padenheim qui se trouve actuellement à Paris. Le titre de Suédois à cette époque surtout où le commerce de notre nation amie approvisionnoit au gré de ses efforts généreux les ports de la République française, eût dû, ce semble, éloigner de leurs propriétés le fer destructeur. Mais ce titre fut invoqué en vain . . . . ; mes deux compatriotes partagèrent le sort commun : habitations, plantations, ameublemens, effets, manuscrits, collections précieuses, tout disparut en ces momens désastreux. Ainsi s'évanouirent pour ces deux Suédois recommandables, les fruits de leurs travaux pénibles pour les sciences et l'humanité.

D'après cet exposé, fondé sur la vérité sortie des informations les plus scrupuleuses et des notions les plus exactes, et qui correspond parfaitement avec ce que nous

apprend un ouvrage intitulé : *Essai sur les colonisations* et l'assertion orale de son auteur, Wadstrom, Suédois remarquable par ses sentimens philantropiques, et un des fondateurs de l'établissement de *Sierra Léona* ; d'après cet exposé, (dis-je), je demanderai, citoyen ministre, s'il ne seroit pas, non de la générosité du gouvernement français, mais de son humanité, de sa justice autant que de ses sentimens pour une nation amie, de réparer, en quelque sorte, envers mes deux compatriotes infortunés, le tort capital d'une erreur funeste, en leur assignant sur la trésorerie nationale le paiement de leurs effets, meubles et immeubles qu'ils ont chacun modestement évalués à la somme de trois cent vingt livres sterling, suivant l'état ci annexé du lieutenant Padenheim qui peut servir également de base pour la réclamation particulière du professeur Afzélius. J'ajouterai, citoyen ministre, s'il ne seroit pas encore digne de cette protection due par les gouvernemens aux sciences, et que le directoire a dernièrement consacré d'une manière éclatante, par la restitution des collec-

tions (*a*) du voyageur anglais Spillard, de remettre par des moyens pécuniaires le savant Afzélius en mesure de recouvrer par de nouveaux soins la collection immense de ses richesses botaniques.

Je livre, citoyen ministre, ces détails à vos soins, et j'espère que le directoire me mettra à même de donner en cette occasion à ma cour et à mes compatriotes une nouvelle preuve de l'attachement de la République française pour la nation suédoise.

Agréez, citoyen ministre, l'assurance de mon très-sincère attachement.

DE STAEL.

Je soussigné, Consul général de Suède en France, certifie que la copie est conforme à l'original.

Paris, le 10 *juin*, 1796.

E. SIGNEUL.

Les actes précédens ont été remis par l'ambassadeur de Suède au citoyen Lacroix, mi-

(*a*) *Une telle propriété*, (écrivant à ce sujet le ministre de la marine, » *se classe d'elle-même parmi ces objets que les nations civilisées sont convenues de respecter au milieu de leurs guerres.*

nistre des affaires étrangères, qui a donné, sur cet objet au directoire, un rapport conforme à la justice et à l'humanité.

Le directoire ayant besoin d'être plus instruit sur la petite flotille mentionnée dans ces actes, les a remis au citoyen Trugnet, ministre de la marine, qui a voulu lui persuader « que la colonie de *Sierra Léona* n'est point » fondée sur des principes d'humanité, et » que si le citoyen Afzélius a souffert quoi» que Suédois et naturaliste, c'est une suite » inévitable des malheurs de la guerre aux» quels tous les hommes peuvent être expo» sés, conséquemment que les réclamations » que font ces braves Suédois ne regardent » pas du tout le gouvernement de la Répu» blique française ».

Toute l'affaire de ces malheureux savans reste donc encore sans décision. Cependant on n'a pas perdu l'espoir d'obtenir justice du directoire qui l'a rendra du moment où l'erreur ne s'interposera plus entre lui et les personnes dont il est question.

EXTRAIT

EXTRAIT

Du rapport présenté à la direction de la compagnie de Sierra Léona, sur les objets d'histoire naturelle et de commerce qu'offre la nouvelle colonie;

Par le Docteur A. AFZÉLIUS.

Tiré de l'Essai sur la Colonisation. (V. ci-après p. 89.)

DES ANIMAUX.

793. *Les bestiaux* y réussissent bien et même s'y engraissent, mais moins communément qu'en Europe. On y voit un grand nombre de taureaux et de vaches dans les savannes. — Un petit nombre d'ânes envoyés à la colonie est employé dans les travaux, et ne souffre pas du climat, mais les mulets y prospèrent mieux.

794. La laine *des moutons* s'y change en poil : ils souffrent de la chaleur, deviennent maigres, et multiplient peu. Mais les chèvres et les cochons s'y multiplient beaucoup, et deviennent aussi gros et aussi beaux que dans d'autres pays : la colonie en est suffisamment fournie.

795. Les porc-épis, les porcs sauvages, les écureuils et les antilopes peuvent aussi être comptés parmi les animaux qui se trouvent propres à la nourriture de l'homme à Sierra Léona. Les peaux des derniers pourroient servir à faire des gants.

796. *Les animaux de proie* sont les lions, les léopards les hyènes, chats musqués, et plusieurs espèces de belettes : ces dernières sont les grands ennemis des basses-cours. Les peaux de quelques-uns de ces animaux pourroient avoir leur utilité dans le commerce. Il se trouve à Sierra Léona deux espèces de muses, le civet et le zibet. (Voyez Buffon, vol. IX. pag. 299.)

797. *Le Japanzée* ou *simia-japanzée*, (nouv. esp.) assez fréquent sur les montagnes de Sierra Léona, ressemble plus à l'homme que l'ourang-outang. On en amena deux à la colonie ; l'un mourut bientôt, l'autre, plus âgé, ne survécut que quelques mois. Il avoit près de deux pieds de taille ; mais leur pleine grandeur est de près de cinq pieds. Il étoit couvert d'un poil noir, long et épais sur le dos, mais court et clair sur la poitrine et le ventre. Il avoit le visage sans poil ; les mains et la tête pareilles à celles d'un vieux nègre, si ce n'est que son poil n'étoit pas crêpu. Il mangeoit, buvoit, dormoit et se tenoit à table comme un être humain. D'abord il alloit à quatre pattes sur le revers des mains : mais devenu plus grand, il s'essayoit à se tenir droit, s'appuyant sur un bâton. Il étoit mélancolique, mais toujours doux et bon. Ce singe, quoiqu'il ne fût pas inconnu en Europe, a été ordinairement confondu avec d'autres espèces.

798. Une espèce de *Héron*, demoiselle de Numidie, (ardea virgo) s'apprivoise et se trouve très-bonne à manger. *La volaille* s'y multiplie extraordinairement ; les canards y réussissent, mais les oies et les dindons n'ont pas encore fait de même.

799. *Les Tortues vertes*, (testudo marina) *haycok's bill.*

(testudo imbricata) *loggerhead*, (testudo caretta) y sont très-communes, et quelquefois d'une grandeur démesurée. Les tortues d'eau-douce et celles de terre s'y trouvent aussi, et surtout les dernières, en grande abondance ; et l'on croit qu'il y auroit beaucoup de profit à les porter en Europe. On y a vu des crocodiles ou des caymans d'une espèce non décrite ; de dix ou douze pieds de long. Il y a six espèces de lézards, parmi lesquelles se trouvent le guana et le caméléon. Les serpens y sont sans nombres : ils fréquentent les maisons pendant la nuit pour attrapper la volaille : le plus grand qu'on y ait encore vu, avoit dix-huit pieds de long, il ne s'est pas trouvé venimeux.

800. *Les insectes* sont innombrables. Le plus remarquable est la *termites* ; celle-ci ronge et détruit les maisons de bois et les haies. Les fourmils dévorent les provisions. Les (*cockroaches*) *ravats* ou *grillons* et les *cris-cris* détruisent les draps, le linge et le cuir. Il y a des *maringoins*, des *mouches de sable*, des *scorpions*, des *tarantules*, des *centipèdes*, comme aussi des *abeilles* sauvages qui fournissent la cire et le miel en abondance. Les *vers* y sont peu connus ; mais les *barnacles* sont grands et font beaucoup de tort aux vaisseaux non doublés de cuivre.

801. Il y a une grande variété *de poissons* tant de mer que de rivière. La *baleine sperma ceti* a quelquefois été trouvée à Sierra Léona, mais plus souvent sur les côtes plus méridionales. Outre la baleine, le *requin*, la *raie-bouclée* et le *marsouin* (porpoise). Il y a des *anguilles*, des *maquereaux*, des *tarpsons*, des *cavellos*, des *mulets*, (*yellorstails*, *old maids*, *snappers*, *tenpounders*) tous très

bons à manger, excepté les anguilles et les *tenpounders*. Les *huîtres* et d'autres coquillages que les naturels mangent, y aboudent. Parmi les *zoophites*, aucun ne mérite plus d'attention que l'*éponge* commune, qui couvre tous les rivages sablonneux, particulièrement sur les côtes de Bullam, et se vendroit bien cher dans la Grande-Bretagne.

DES VÉGÉTAUX.

802. *Le Riz*, (oriza sativa) est la plante principale cultivée à Sierra Leona, et la production générale du commerce du pays. Il fait la nourriture fondamentale des petits peuples du pays. Quoiqu'il réussisse mieux dans les marais, il croît aussi sur les hauteurs ; mais comme les autres plantes aquatiques, il y devient plus mince ; cependant le grain est meilleur. De cette qualité se trouve le riz des hauteurs de Sierra Léona, tandis que sur les plaines du rivage de Bullam et d'autres terrains semblables, il vient aussi bon et aussi gros que celui de la Caroline ; et nettoyé aussi soigneusement, il deviendroit également blanc ; mais à présent par la négligence des natifs, le riz destiné tant pour la consommation que pour le commerce, retient une portion d'écorce brune. Les champs de riz sont préparés pendant la saison sèche, et reçoivent les grains dans la saison des Tornados qui précède les pluies, mais dans les saisons variables, le tems de le semer est irrégulier. L'année 1792, le riz fut semé dans le mois de juin, et mûr en octobre.

Cassada. La cassave ou *farine de manioc*, (jatropha

manihot, Linn.) est, après le riz, la nourriture principale parmi les habitans, et sa culture n'exige pas moins de soin que de tems. Elle prospère mieux dans des endroits sablonneux et ouverts, Trois ou quatre mois après sa plantation ses racines deviennent bonnes à manger. Les habitans n'en font pas toute la récolte à-la-fois, mais ils en arrachent quelques-unes à mesure qu'ils en ont besoin; avant que la saison des pluies survienne, ils ont grand soin de nettoyer leurs champs; mais ils n'étendent jamais leurs plantations au-delà du besoin supposé d'une seule année. Les habitans font quelquefois des gâteaux de la cassade, qui, quoique secs, ont un goût agréable et sont extrêmement blancs. Ils les cuisent et les rôtissent même. Une sorte de bierre en peut être faite de la manière des Arawasos à Surinam (1).

---

(1) Comme aucune partie de l'économie domestique entre les tropiques n'exige tant de soins et de précautions que la préparation de la cassade, quelques détails peuvent n'être pas inutiles à cette occasion, particulièrement à ceux qui se proposent d'habiter une nouvelle colonie tropiquale.

Le docteur *Brown* nous indique deux espèces de cette plante, dont on se sert comme nourriture dans les îles à sucre; savoir : « *JATROPHA*, 4 *foliis palmatis pentadactylibus*, *radice conico-oblongâ*, *carne sublacteâ*. -- « *JATROPHA*, *foliis palmatis*, *lobis lanceolatis*, *levibus integerrimis*. Linn. sp. pl. -- *Le cassave*, *cassada* ou *cassador*. Le jus de la racine est doux, mais de nature plus ou moins destructive ou vénéneuse, tant fraîche que dans l'état putride. Mais quelqu'insalubre et quelque violent que le jus cru puisse être immédia-

Les *Ignames* (*Jams*), (dioscorea sativa) ressemble aux pommes de terre ; elles sont sèches farineuses, et nourrissantes. Quoiqu'à d'autres endroits il y ait beaucoup d'espèces d'*Ignames*, il n'y en a qu'une à Sierra Léona. La racine la plus grande qui ait été plantée dans le jardin de la compagnie, ne pesoit que quatre livres, le sol étant probablement trop dur. Les habitans ne donnent pas autant de soin à la culture de l'igname qu'à celle de *la cassade*.

Les Patates douces, (convolvulus patatas) sont des racines bonnes, farineuses et utiles. Excepté l'appa-

---

tement après qu'il a été exprimé, etc., il a été découvert par une personne ingénieuse qui a pratiqué pendant plusieurs années dans la partie chaude en Amérique, qu'un peu d'eau de menthe et du sel d'absinthe, peuvent en calmer les symptômes les plus violens, et prévenir toute suite fâcheuse même chez les hommes, si le remède est appliqué à l'instant. -- *JATROPHA. 5 foliis palmatis, lobis incertis ; radice oblongâ ; funiculo valido per centrum ducto, carne niveâ. Cassave douce*, ou *manioc doux.* (Si Linné a donné une description de cette espèce, le docteur Brown n'en a pas fait mention.) Cette plante, dit ce docteur, ressemble beaucoup à la précédente, tant par son usage que par son apparence, et cultivée de la même manière, mais sa racine est exempte de tous les effets destructifs, généralement démontrés dans le jus de la première. Pour éviter le mélange, on a toujours grand soin de séparer ces deux espèces On les rôtit et on les cuit quand on veut s'en servir, et généralement on préfère la dernière manière comme étant la meilleure. -- De la première espèce on prépare la farine. Voyez l'*Hist. nat.* de la Jamaïque, pag. 349.

rence extérieure, elles ne ressemblent pas du tout aux pommes de terre. Elles se trouvent mieux dans un sol léger ; mais les habitans apportent aussi peu de soin à la culture de celle-ci qu'à celle de l'*igname*. Leurs feuilles étant cuites, tiennent lieu d'un excellent plat de légumes, et elles sont aussi très-bonnes pour la nourriture des moutons, des chèvres et des cochons.

Les pistaches de terre, *Groundnuts*, (arachis hypogea) sont mangées par les habitans ou crues, ou rôties.

Les *Choux caraïtres* (*Eddoes*), (arum) quoiqu'abondans, ne sont pas aussi généralement en usage qu'ils le méritent. Les feuilles, quand elles sont tendres et jeunes, sont aussi bonnes que des épinards. Les racines cuites ressemblent à des châtaignes. Après trois mois de croissance, elles sont bonnes à être mangées, mais elles sont meilleures après quatre ou six mois.

Les *patates du pays* sont de deux espèces. La première, (*ajuck*) ronde, un peu plus grande qu'une noisette. On les trouve en abondance dans les vallées avec une tige très-élevée. Le goût de cette racine est meilleur que celui des pommes de terre douces, mais elle est moins solide. La seconde, (*abunk*) qui croît sur les branches des arbres d'une manière peu commune et d'une singulière excroissance, de forme irrégulière, angulaire et tubuleuse ; ce fruit a le goût à-peu-près comme celui de la pomme de terre.

Le *palmier* (*Oil palm*), qui produit du beurre, (cocos butyracea) est très-commun, beau et utile ; sa multiplicité annonce généralement un bon sol. Il approvisionne les habitans en vin, en huile et en nourri-

E 4

ture. Le vin qui ressemble en apparence à du petit lait, a un bon goût quand il est frais, mais il est sujet à fermenter, et se change au bout de trois ou quatre jours en un vinaigre de l'odeur la plus forte et la plus désagréable. On le recueille par le moyen d'une incision dans l'arbre, par laquelle la sève coule, ce qui forme le vin. L'huile est obtenue par le fruit, qui est de la grosseur d'une noisette ordinaire, contenant un noyau dur qui est inclus dans une matière épaisse et grasse, et couvert d'une pélicule très-mince qui dissout et contient l'huile. Les naturels du pays s'en servent comme de beurre pour préparer leur riz; cette huile quoique liquide au premier instant, s'endurcit bientôt et devient rance. On fait aussi une huile supérieure quoiqu'en petite quantité, de la substance intérieure des extrémités des jeunes palmiers en écrasant et en faisant bouillir les noyaux dans l'eau. La substance bouillie, est mangée comme du choux. Les naturels font des paniers avec les feuilles.

Les *Bananiers* (*Plantain*) (musa) y croissent très-communément, et sont deux arbres utiles, presque de même espèce que le palmier. Les fruits sont plus larges et plus réguliers que ceux des espèces connues, ils sont courbés à la base, et forment des pelotons moins nombreux, plus durs et moins riches. On les mange tout crus, bouillis ou rôtis. Les bananes sont parmi les fruits supérieurs de ce pays, elles sont molles et douces, et généralement on les mange crues, plus de cent forment une grappe. Les feuilles servent à différens usages domestiques, et plusieurs habitans se servent des fibres au lieu de fil pour leurs ouvrages en couture.

Le *papaye* (*papaw*) (carica papaya) est un fruit excel-

lent, d'une couleur vert foneé ; mais étant bien mûr il devient jaune. Quand il est verd on le fait cuire, et quand il est mûr on le mange cru. Les feuilles s'emploient au lieu de savon, et les tiges, qui naturellement sont creuses, servent de pipes ; on peut faire des cordages avec son écorce.

Le guava, *le coyave*, (psidium puriferum) a été découvert dans la baye voisine, son fruit est vert.

Les orangers et limoniers, (citruus aurantium) très-communs dans leur état sauvage, portent des fruits toute l'année, mais pas toujours avec une abondance égale. Les oranges sont excellentes et plus grosses que celles d'Europe. Les limons qui furent plantés il y a long-tems par les Portugais dans les environs, ont tellement dégénérés qu'ils ressemblent aux petits limons des Iles.

Les *potirons* (*pompions*), *giromons* (cucumis sativa) croissent ici naturellement et sans culture par-tout où le sol est léger, mais quoique plus ferme ils ne sont point aussi gros que ceux d'Europe, on les emploie dans les pâtés et les poudings, on en peut avoir toute l'année.

Les melons de toutes espèces, tels que melons d'eau, melons ordinaires, citrouilles, concombres et melons musqués parviennent à leur plus grande perfection, et en les soignant pourroient surpasser ceux d'Europe. Les premiers colons ne trouvèrent point de melons d'eau, mais ils y apportèrent la semence.

Les ananas (pine-aples) (bromalia ananas) ont beaucoup plus de saveur que ceux d'Europe, ils sont plus

moëleux dans le milieu, on les trouve toute l'année dans les bois et sur les terrains inclinés vers l'eau; ils sont aussi cultivés par les naturels du pays.

La *vesce* ou *le pois de vesce* (*Pigeon peace*) est un bon légume, et peut être accommodé dans le genre des autres pois et haricots ordinaires ; ils croissent sur le bord des bois et dans les vieux champs de riz et canades, et l'on en trouve toute l'année.

Le maïs ou *bled de Turquie*, (zea mays). On cultive ce grain plus communément sur les rives de Boullam que près Free-Town. Il n'est pas trois mois à mûrir, de sorte qu'on peut en obtenir plusieurs récoltes dans l'année. On fait bouillir ce graiu dans de l'eau salée ou on le rôtit dans la poële, et on le mange avec du beurre, mais souvent on le mange sans cet apprêt. Les natifs de la Côte-d'Or en font des poudings. Les chèvres et le bétail en mangent les feuilles avec avidité.

Le millet. (holeus sorgo) Il y en a de deux espèces ; il se trouve communément, et on l'emploie pour la volaille. Les tiges de la plus grosse espèce contiennent un jus rafraîchissant.

Le cocotier, croit à la rivière de Cherbro en abondance, on mange les noix ou crues ou en croûte cuite.

Les caschouw, cachou. Les noix du caschouw, dit le lieut. Matthews, ont été introduites par les Européens, mais excepté sur le rivage de Bullam, on n'en a vu aucune à Sierra Léona.

Le *gombo*, (*Lockra*) hibiscus esculentus) est le fruit d'un petit arbre qui ressemble à ce qu'on appelle en anglais, *tree-mallows*, et très-commun à Sierra Léona.

La gousse rend l'eau savoneuse, et elle est aussi très-nourrissante. On se sert de ses feuilles comme de celles de l'épinard.

La canne à sucre, (saccharum officinarum) se trouve, quoique peu abondante, près de Sierra Léona ; ce qui prouve que si le sol étoit aidé par la culture, elle y prospéreroit bien.

L'arbre du beurre et du suif, est très-commun daus les vallées autour de Free-Town ; il abonde en un suc qui ressemble à ce qu'on appelle en anglais *gamboge*, principalement dans la teinte et la durée, et qui découle après la moindre écorchure. Le bois en est ferme et paroît propre à divers usages, son fruit est presque ovale et à-peu-près deux fois de la grosseur du poing. L'écorce en est épaisse et charnue, et d'un acide agréable. Dans l'intérieur de ce fruit l'on trouve depuis cinq à neuf pepins de la grosseur d'une noix, contenant une matière huileuse dont se servent les naturels du pays pour l'assaisonnement de leur riz et autre nourriture.

Le tamarin. Cet arbre se trouve en grande variété. Le tamarin de velours et le tamarin commun croissent abondamment dans l'île de Canauas. Le tamarin blanc étant d'un goût inférienr est beaucoup négligé. Le tamarin brun est doux et très-estimé. Il y a encore un fruit dur et insipide ressemblant au tamarin, mangé par les naturels du pays, qu'ils appellent *massino*.

Le figuier. (ficus) Le fruit de cet arbre qui rarement excède la grosseur d'une noisette, n'est pas moins agréable que les figues ordinaires, mais peu susceptible d'être mangé en raison des insectes dout il se trouve rempli.

Le figuier particulier au pays, ne ressemble en aucune manière au vrai figuier, excepté dans leur semence graveleuse ; ce fruit est de la grosseur d'une pomme ordinaire, presque ronde et a un goût agréable ; quand il est mûr il a l'apparence des fraises européennes. Cet arbre n'est pas connu des Européens, et il se trouve sur le meilleur sol dans les bois.

Le prunier de cochon. Le fruit est ordinairement plus petit que celui d'Europe ; il est jaune et assez agréable ; les habitans en mangent beaucoup ; l'arbre ressemble un peu au fresne.

Le prunier du pays. Ces arbres sont de plusieurs espèces, et différent de celle qui précède. Le fruit est de la grosseur d'une noix, et dans lequel il se trouve un ou plusieurs noyaux.

La vigne. Le fruit est rond, noir et acide ; il peut être amélioré par les soins de la culture, mais il ne ressemble pas aux raisins d'Europe, étant d'une espèce entièrement différente.

L'oseille. Ce végétal contient un acide semblable à celui de l'oseille ordinaire, mais ne lui ressemble sous aucun autre rapport. La plante en est pourtant très-commune.

Calalou, colalon. Celui-ci est un légume qui peut être substitué à l'épinard s'il est bien apprêté ; il croît dans le sol nouvellement défriché et en indique la fécondité.

Pourpier (*Purselaine*), (portulaca oleracea). Cette plante est commune sur les hauteurs près des rivages ; elle paroît trois jours après qu'elle a été semée, on dit que sa feuille est spécifique dans son application aux blessures de tout genre.

Mammée, *abricotier aux antilles*. (mammea Africana) Il y a un fruit de ce nom bien connu et très-estimé dans l'Inde occidentale, mais celui de Sierra Léona est d'une espèce différente quoique point du tout inférieure.

Cainito sapote, *chrysophyllum cainito bumelia* et *icaco*, où prune de pigeon, trois espèces de fruits de l'Inde occidentale. Le dernier est un peu insipide, mais il peut être amélioré par la culture.

Antidesma, (antidesma alexiteria.) Ce fruit a le goût de la groseille rouge et de celui du mantanka qui est aussi assez bon.

Le cerisier. Les cerises du pays surpassent tous les fruits de Sierra Léona. Une précieuse nectarine est le seul fruit avec laquelle ces cerises peuvent être comparées.

L'arbre pin, (sorens.) Cet arbre vu d'une certaine distance offre l'apparence d'un ancien pommier; une de ces espèces croît abondamment sur la rive de Bulam et dans des endroits bas et sablonneux. Le fruit est à-peu-près de la grosseur d'une pomme ordinaire; quand il est frais il est très-nourissant, ayant presque le même goût que le pain-d'épice; mais il perd son parfum en vieillissant.

Le prunier. Le fruit est encore plus large que le précédent, mais tout-à-fait rond; il y a toujours deux fruits ensemble pendans sur le bout d'une branche mince; ce fruit étant coupé, il en découle un jus qui ressemble au meilleur lait sucré. Les habitans l'aiment beaucoup.

Le poivre malaguetta, etc. Il y a un nombre de ces plantes nommé par les botanistes *ammomum*. Ils sont tous

d'une nature d'épicerie, et se classent en trois divisions. A la première appartient le gingembre; à la seconde le grain de paradis ou le poivre malaguette ; et à la troisième le cardamum. Le vrai gingembre croît dans le pays de Sussée, quoiqu'il n'ait pas encore été trouvé près de Sierra Léona ; mais on y trouve quatre espèces du poivre de Malaguetta. La première, *mabovbo*; dont les semences sont assez larges, oblongues et d'un parfum agréable mais foible. La seconde, *massaaba*, plus petite que la première, mais qui du reste lui ressemble beaucoup ; la pulpe dont l'écorce quand elle est fraîche, est d'un acide délicieux. La troisième, *massa amquona*, dont la semence est de la même nature que la dernière, un peu plus angulaire et piquante. La tige et les feuilles sont douées d'une qualité aromatique supérieure. La quatrième, *tossan*, le nom que les naturels donnent au vrai poivre de malaguette qui se trouve en Afrique, et des grains de paradis qu'on vend dans les boutiques. Cette espèce est d'un goût plus piquant que toutes les autres.

La muscade. On a découvert ici une espèce de muscade qui diffère de toutes les autres ; mais si elle est aussi bonne que l'espèce commune, c'est une question qui est difficile encore à résoudre. (*)

(*) Il n'est pas douteux que bientôt l'Afrique nous fournira des objets de commerce des deux Indes. La plante du thé a été cultivée avec succès à la Côte-d'Or, et l'on vient de découvrir tout récemment une espèce de noix muscade dans l'intérieur de la même côte. Voyez l'*Essai sur la colonisation*, etc., paragraphe 69 et la note.

Le caffier. Cet arbre s'est trouvé de deux différentes espèces, toutes deux encore inconnues.

Poivre éthiopique. Epicerie très-connue, qui croît sur des arbres très-élevés et en grande abondance, surtout sur les hauteurs. Les colons, ainsi que les naturels du pays, s'en servent au lieu de poivre noir.

Mabeck. Epicerie fine quoique peu piquante, sa vertu consiste dans son écorce, et les naturels du pays en emploient à différens usages médicinaux. L'arbre est très-élevé et précieux.

Barreliera. C'est une petite plante de même odeur que le thim, et qui peut être employée pour le même usage.

Tomato. (Solanum lycopersicon) avec lequel les naturels du pays apprêtent le riz ; il est angulaire et rouge. On croit que le *capsicum* vient naturellement.

Cola. Fruit fameux et très-estimé par les naturels du pays pour les mêmes vertus que le kinkina ; les Portugais qui s'en servent pour le même objet, envoient de petits navires le long de la côte pour en ramasser le plus qu'ils peuvent.

Kinkina. (cinchona.) Une nouvelle espèce de cette écorce péruvienne a été découverte ici. Elle pourra par la suite devenir également importante. Les naturels du pays s'en servent pour le même objet.

L'huile de castor. (ricinus palma christi) Le buisson qui produit les noix desquelles cette huile est extraite, croît par-tout à Sierra Léona.

La casse en canne. (cassia fistula) L'espèce de la casse africaine approche beaucoup de celle des Indes

occidentales ; et on croit qu'elle ne deviendroit pas moins utile.

Matières pour la teinture. On peut extraire le jaune de l'arbre du fruit à beurre, et le bleu de l'indigo qui croît par-tout ; on peut obtenir le noir et le rouge des autres végétaux. La gomme copale et la gomme de sénégal, *connues en Europe sous le nom de gomme arabique*, sont parmi les gommes principales qui se recueillent sur la côte.

Le cotonier, (gossypium arboreum.) Cet arbre se trouve en abondance à Sierra Léona, comme aussi celui qui donne le coton de soie.

Mahant. Les naturels du pays fabriquent des cordages et des fouets de son écorce, et les racines du fameux manglier sont employées pour faire des nattes et des tapis.

Le tabac de l'espèce commune, croît très-bien à Sierra Léona, mais les naturels du pays ne le cultivent pas.

MINÉRAUX.

Le défunt minéralogiste de la compagnie, M. de Nordenskjold (1), n'ayant pas eu le tems, avant sa mort, de finir son rapport minéralogique, les différentes espèces du règne minéral autour de Sierra Léona, sont encore inconnues.

(1) M. Nordenskjold, suédois, homme d'un merite connu, mais d'une santé foible et chétive. Son zèle pour les connoissances et l'humanité le conduisit imprudemment dans l'intérieur de l'Afrique à l'époque de la saison pluvieuse et mal-saine, particulièrement pour un Européen non acclimaté.

LETTRES

LETTRES écrites à l'auteur relativement aux dernières découvertes faites en Afrique, et sur les avantages qu'offre la nouvelle colonie de Sierra Léona ; ainsi que toute cette côte relativement au commerce.

(Les notes sont de l'auteur.)

Londres, 9 mai 1797.

VOTRE compatriote, M. Johansen, m'ayant prié de vous écrire et de vous donner des nouvelles relativement à l'Afrique, j'aurai le plaisir de vous satisfaire à cet égard.

Les dernières nouvelles de Sierra Léona, datées du 9 février, ont été reçues au commencement d'avril, par le bâtiment de la compagnie le Calypso. M. Lows, chirurgien en chef, m'a apporté une lettre de mon digne ami, J. Gray, qui est actuellement le premier des membres du conseil de la Colonie. Cet ami me renvoie au porteur de la lettre, M. Lows, pour des informations sur la Colonie ; je n'ai pas eu occasion de m'entretenir avec lui autant que je l'aurois désiré, mais il m'a assuré qu'elle se trouve dans un état florissant. Il a été obligé de revenir en Europe pour sa santé, mais il se propose de retourner à Sierra Léona immédiatement après, et il espère qu'il ne tardera pas.

M. Afzélius nous a apporté des graines du vrai café qui croît naturellement dans les montagnes (1). Je les

(1) Je ne puis mieux placer qu'ici une observation intéressante. Elle a été communiquée à l'auteur par un ami très-

ai vu, et je suis convaincu que la qualité en est égale ou même supérieure à celle des Iles. M. Gray en a déjà une plantation qui, j'espère, lui deviendra très-avantageuse. Quand il m'écrivit, l'été dernier, il en avoit plus de mille plants qui étoient dans un état florissant.

« Le gouverneur, dit-il, a fait bâtir une maison, » située sur les montagnes, au-delà des limites de » celles des colons. J'occupe moi-même un morceau » de terrain sur ces montagnes, et nous nous pro- » posons d'y donner tous nos soins, parce qu'il a été » observé que le café sauvage ne se trouve nullement » dans les plaines. J'ai une jolie maison de campagne » près de la rivière, à peu de distance de la ville. » Je crois vraiment que, le gouverneur et moi, nous » passerons le reste de notre vie dans ce bel endroit. » Cependant M. Gray me fait espérer que je le reverrai ici dans peu de tems.

Vous n'ignorez pas, qu'il y a deux ans, six personnes furent envoyées d'ici à Sierra Léona, aux frais de la société, avec l'intention de continuer leur voyage

---

instruit, le citoyen Fr. Gay, qui a passé plusieurs années dans l'île de St.-Domingue. Il s'occupa, en 1790, à rendre à la partie du nord de cette Ile, une très-grande quantité de terres abandonnées dans les montagnes. Ces terres n'étoient plus cultivées, parce que l'arbre qui produit le café n'y trouvoit plus la subsistance végétale. Ayant été cultivé, le sol s'est épuisé à cause des grandes pentes et dégradations des eaux pluviales. Il essaya, en mars de la même année, de greffer sur le gouyavier, le café. Sur cinq greffes, quatre prirent très-bien. Les événemens de 1791, arrivés dans cette colonie, ne lui ont pas permis d'en reconnoitre les succès.

jusqu'à Timbo. Mais il paroît qu'étant arrivés à Sierra Léona, ils ont manqué de courage. Deux sont allés en Amérique, et les autres sont retournés immédiatement en Angleterre. « C'est peut-être un bien, » *m'écrit mon ami*, car les habitans de Foolah ont » tué leur roi, *Alimamme Sadder*, parce qu'il abusoit » de son pouvoir, et qu'il a trop fréquemment fait » usage de sa verge de fer. Vous voyez, *dit-il*, que » voilà une leçon donnée aux rois d'Afrique aussi » bien qu'à ceux d'Europe ! »

Depuis ce tems aucun blanc n'a tenté de parcourir l'intérieur de Sierra Léona.

Cependant, la perspective du succès de M. Parker, dans son voyage à la rivière de Gambie, avec l'intention de venir à Tombout, se présente d'une manière favorable. J'ai obligation à son frère et à sa sœur, M. et Me Dickson, des nouvelles que je vais vous communiquer. Il paroît que l'escadre française, commandée par M. Renauld, ayant bloqué l'embouchure de la rivière de Gambie, empêche les nouvelles de parvenir en Europe. Sans cela nous aurions déjà eu bien des informations intéressantes. C'est dommage que la guerre soit toujours un si grand obstacle aux progrès des arts et des découvertes utiles à l'humanité.

Les premières dépêches que M. Parker nous envoya par les deux navires que les Français ont pris, sont perdues. Cependant un des deux capitaines arriva ici au mois de juillet, et fit le rapport suivant : Que M. Parker, après avoir éprouvé l'alternative de la saison et l'intempérie du climat, par une fièvre, à *Junkacunda*, à trois cent cinquante milles de l'embouchure

de Gambie ; avoit rétabli sa santé, et se préparoit à entreprendre son grand voyage au mois de janvier 1796, accompagné d'un nègre d'une bonne réputation, que le docteur Laidley, résidant à Pisina, environ trente milles plus haut, lui avoit procuré. Ils devoient monter chacun un cheval et en avoir un troisième pour les bagages. Les duplicata des premières dépêches de M. Parker ont été reçues avec les détails sur les préparatifs de son voyage, mais ils ne sont pas encore connus.

Le docteur Laidley fera honneur à toutes les lettres de change que M. Parker aura besoin de tirer. Le nom seul du docteur Laidley suffit ; ses connoissances en médecine lui ont attiré la confiance, et il est respecté à plusieurs centaines de milles dans l'intérieur de l'Afrique.

On présume que le voyage de M. Parker pourroit être terminé dans l'espace de douze mois, et sauf les accidens, on espère son retour cette année. Cette espérance est fondée sur une lettre du docteur Laidley, à un de ses amis, datée de la rivière de Gambie, le 23 mai 1796, dont voici l'extrait.

« Votre lettre pour M. Parker lui sera envoyée immé-
» diatement, quoique j'aie peu d'espérance qu'elle
» puisse lui arriver. Une de ses dépêches, qui arriva
» hier, m'informe que dans sa route pour *Ségo*, il avoit
» passé par *Gylimm*, et qu'il avoit traversé le territoire
» de *Dissett*, avant que la guerre fût déclarée entre le
» roi de ce pays et celui de *Ségo*. S'il n'avoit pas été
» aussi avancé, il auroit été obligé de revenir ici, où
» il auroit essayé de passer par un détour long, péni-

» ble et dangereux pour gagner *Ginné*. Je suis bien aise
» qu'il soit arrivé assez tôt aux territoires du roi de *Ségo*,
» et j'espère qu'il se porte bien et qu'il est déjà arrivé
» à *Tombout*. J'apprends qu'il y a des lettres de lui à
» *Galambo* et à *Dességo*, pour l'association d'Afrique ;
» et je les attends tous les jours, etc. »

Cette nouvelle est la dernière que je sache de M. Parker; nous sommes tous fortement intéressés à recevoir des nouvelles de ce grand et courageux voyageur.

On m'a dit que l'association africaine va engager un de vos compatriotes (suédois) à prendre sa résidence au Caire, en Egypte, avec l'intention de pénétrer ensuite dans l'intérieur de l'Afrique de ce côté-là.

Je présume que cette information ranimera vos espérances pour l'Afrique, où les grands efforts pourroient bien être affoiblis par les revers de la guerre, et je vous souhaite sincèrement le plus grand succès dans toutes vos entreprises.

J. BOYS.

Londres, 8 novembre 1797.

CHER AMI,

LE 7 d'octobre, j'ai reçu ta lettre par le citoyen *Henriques*, danois, par laquelle je vois avec plaisir que tu continues de t'occuper de choses utiles, et que tu montres toujours le même zèle, la même assiduité pour les sciences, leurs amis et les tiens.

Il y a des lettres très-récemment arrivées de Mungo-Park, dans lesquelles il annonce qu'il n'a pas pu pénétrer jusqu'au Tombout ou Tombouctou, mais qu'il croit

pourtant avec sûreté avoir découvert la source du fameux Niger, et qu'il est heureusement retourné à la rivière de Gambie où il se propose d'attendre une occasion pour se rendre en Europe par la voie des Indes Occidentales.

Depuis mon retour, deux bâtimens arrivés de Sierra Léona nous ont informé que la colonie se trouve à-peu-près dans le même état que quand je la quittai et même peut-être un peu meilleur. Au moins j'ai appris avec plaisir qu'ils ont subsisté pendant les douze derniers mois presqu'entièrement par leurs propres productions; qu'ils ont de grandes plantations de coton africain et de celui de Fernambuk qui prospèrent à merveille, ainsi que douze mille arbres de café, partie de l'origine de Brésil et partie de l'espèce sauvage que j'ai trouvé ici (*). Tous ceux qui ont été plantés croissent et réussissent parfaitement. On s'est servi daus la colonie de mon kinkina avec le même effet que de celui d'Amérique.

La communication avec la partie intérieure s'ouvre tous les jours; les naturels du pays continuent d'envoyer leurs enfans à l'école. — On a composé une constitution libre pour la colonie, sur les mêmes principes ou bases que celles de la République française, et même peu différente, excepté daus le pouvoir exé-

---

(*) « Il est une production locale, » dit le citoyen Gay en parlant de la culture de St.-Domingue, « regardée comme inutile, de laquelle cependant on pourroit tirer un grand parti. C'est la graine du cotonier qui contient beaucoup d'huile, qu'on pourroit extraire par l'effet des machines.

cutif. On a essayé de la mettre en pratique, mais jusqu'à présent il s'y est rencontré des difficultés (*).

Le mois passé, un bâtiment rempli de missionnaires méthodistes est parti d'ici pour Sierra Léona, se proposant de prêcher l'évangile à la nation des Foulah. Tu sais qu'un essai pareil a été fait l'année dernière, mais qu'il a mal réussi. Une partie de ceux qui avoient été envoyés ne vouloient pas se hasarder plus loin que Sierra Léona, d'autres au contraire vouloient y rester jusqu'à ce qu'il s'y trouvât une occasion pour en partir. Je m'imagine que le même sort attend ceux qui y sont allés cette année, *et que le zèle s'évapore par la chaleur*.

Je t'embrasse, mon cher ami, pour la peine que tu t'es donnée en ma faveur. Certainement ce me seroit un très-graud encouragement, si le gouvernement français vouloit m'indemniser de façon ou d'autre pour les pertes sensibles que j'ai essuyées à Sierra Léona (**).

Je connois aussi bien Brunzonet que Michau par renommée ainsi que par ce qui a été publié par eux, et j'aurai le plus grand plaisir du monde à faire personnellement connoissance avec eux. Le plan du dernier d'instruire des nègres et de les faire voyager en Afrique pour faire

(*) Il faut observer que chez un peuple mercantile on trouve peu de dispositions généreuses nécessaires à l'établissement d'une vraie liberté sociale, l'intérêt pécuniaire gâte et absorbe trop l'individu pour qu'il sacrifie son intérêt propre au bonheur public. *La monnoie intermédiaire* prend la place *de denrée* auprès d'un tel peuple, tandis que *les denrées* utiles prennent, ou, au moins, doivent prendre la place *d'une monnoie intermédiaire* chez les peuples cultivateurs et producteurs. Voyez la note de la page 38.

(**) Voyez page 51 de cet ouvrage.

des découvertes est grand et le plus raisonnable de tous ceux dont j'ai entendu parler; c'est selon mon opinion le seul qui doit réussir. Je suis on ne peut pas plus charmé que quelqu'un ait pensé à cela et je souhaite de tout mon cœur qu'on poursuive cette entreprise et qu'elle soit ouvertement appuyée par un gouvernement qui aime les sciences (***).

Je te suis obligé, ainsi qu'à ton ami Michau, à qui tu diras bien des choses de ma part, pour le morceau de *Murica Cerifera* que tu m'as envoyé avec ton ami, le savant Danois.

Sur ma réquisition, il est nouvellement arrivé ici de Sierra Léoua une assez bonne quantité, à-peu-près trois tonnes de kinkina, et on en fait actuellement des essais dans tous les quartiers de Londres. Tous ceux qu'on a fait jusqu'ici ont réussi parfaitement.

Mes amitiés à ton digne ami Lasteyrie s'il est de retour avec ses belles collections d'Espagne. Voilà comment on doit voyager pour être utile aux sciences et à l'humanité en même tems. Je t'embrasse, mon cher ami, ADAM AFZÉLIUS.

(***) L'auteur a eu la satisfaction, chez le citoyen Michau de voir un jeune africain de 12 ou 14 ans, qui paroit avoir les dispositions les plus heureuses. Il s'adonne sur-tout au dessin et à la botanique. Le citoyen Michau qui n'épargne aucun soin ni dépense pour le rendre capable, se propose de l'encourager de faire des recherches dans l'intérieur de l'Afrique après en avoir acquis les connoissances nécessaires.

TABLE ANALYTIQUE

DE

L'ESSAI SUR LA COLONISATION,

Particulièrement appliquée à la côte occidentale d'Afrique, avec quelques idées libres sur la nature de la culture et du commerce d'aujourd'hui, etc., etc., orné de gravures et de cartes, in-4°. Londres, 1796.

NOTA. On se propose de publier cet ouvrage, traduit de l'anglais sous les yeux de l'auteur, avec des additions considérables et plusieurs nouvelles gravures, d'après les dessins tirés d'un journal de l'auteur, si l'on trouve un nombre de souscripteurs suffisant pour couvrir les frais d'impression. On souscrit dès-à-présent chez les citoyens CH. POUGENS, imprimeur-libraire, rue St.-Thomas-du-Louvre, N°. 246, et A. J. DUGOUR, homme de lettres et libraire, rue et maison Serpente.

PREMIÈRE PARTIE.

Contenant dix chapitres, dans neuf desquels on traite de la formation des colonies SUR DES PRINCIPES D'UN COMMERCE SOCIAL, COMBINÉS AVEC CEUX DE L'HUMANITÉ.

Le dixième chapitre contient des relations et faits historiques des colonies déjà formées en Afrique, SUR DES PRINCIPES DE COMMERCE SÉPARÉS DE CEUX DE PHILANTROPIE.

INTRODUCTION. — Le docteur Sparrman, le capitaine Arrhenius et l'auteur font un voyage en Afrique

par ordre du feu roi de Suède, et secondés par la générosité française. — L'auteur examiné devant la chambre des communes et par le conseil privé de la Grande-Bretagne, sur la possibilité d'abolir la traite des esclaves, donne la réponse suivante : « Qu'il ne connoissoit pas de » moyen plus propre à remplir l'objet qu'on se » proposoit que de former des colonies d'eu- » ropéens, dont les progrès seroient tardifs à » la vérité, mais qui n'en réussiroient pas moins » avec le tems, à gagner l'affection des princes » africains et des naturels du pays. Il a ajouté » qu'il s'estimeroit fort heureux lui-même d'ob- » tenir un des premiers l'avantage de concourir » à une si belle et si noble entreprise. » — Opinion du professeur Zimmerman, sur l'Afrique.

Chapitre Ier. Obstacle à la colonisation, particulièrement en Afrique.

Chap. II. Caractère et disposition des Africains.

Chap. III. De la civilisation en général.

Chap. IV. Du climat, du sol et de l'eau.

Chap. V. Des productions animales, végétales et minérales. — Le paragraphe 64 de ce chapitre montre que par ordre du gouvernement de la Grande-Bretagne, plusieurs espèces de coton, que l'auteur avoit ramassées pendant son séjour en Afrique, furent envoyées à Manchester pour y être essayées dans la filature, et selon le rapport du conseil privé à la chambre des communes, le fabriquant Hilton dit : « *le coton du*

» *Sénégal est très-beau et très-fin, ainsi que vos*
» *seigneuries pourront le voir par l'échantillon ci-*
» *joint qui est regardé comme supérieur à toute*
» *espèce de coton venant du Brésil, et comme*
» *presqu'égal à celui des Indes Orientales.*"

SECONDE PARTIE.

Contenant des détails sur les colonies tentées ou qui se forment maintenant en Afrique par les Anglais, les Danois et les Suédois, SUR DES PRINCIPES D'HUMANITÉ, SANS CONNECTION DIRECTE AVEC LE COMMERCE.

INTRODUCTION. Plans du docteur Smeathman, de Granville Sharp, du docteur Fothergill, d'Alexandre Dalrymple, etc., etc., etc.

CHAPITRE Ier. COLONIES BRITANNIQUES, l'histoire de la colonisation de *Sierra Léona*. Ditto de celle de l'île de *Boulama*.

CHAP. II. COLONIE DANOISE, à *Aquapim*, formée par ce gouvernement pour abolir graduellement la traite des esclaves.

CHAP. III. TENTATIVE COLONIALE de plusieurs SUÉDOIS, ou plan pour former une association dans les vues d'établir une communauté fondée sur des principes nouveaux et sur une vraie liberté sociale, indépendante de tout peuple de l'Europe, sur-tout de leur INFLUENCE POLITIQUE, FINANCIÈRE ET MERCANTILE. Cette partie donne aussi quelques détails sur le voyage de l'auteur en Afrique.

APPENDIX.

Contenant des notes, des réflexions, des faits, des citations analogues à l'ouvrage, etc.

Lettres du docteur Smeathman qui a résidé quatre ans en Afrique.

Rapport touchant une grande quantité d'or trouvée sur le bord de la rivière de Gambie, en 1693, fait par le docteur Hoock, savant très-célèbre dans son tems.

Essai sur le luxe par le docteur Franklin.

Notes et Anecdotes concernant *Sierra Léona* et *Boulama*.

Détails additionnels sur les tentatives coloniales des *Suédois*.

Extraits tirés de différens auteurs, concernant la côte occidentale de l'Afrique.

Plan sur la manière de faire des recherches minéralogiques en Afrique, 1784, par Chauvel, consul-général de Suède au Hâvre.

Lettres relatives au voyage de l'auteur en Afrique.

Relation touchant l'escadre française qui a détruit les établissemens anglais le long de la côte occidentale d'Afrique en 1794.

Lettre de Granville Sharp, relativement à la colonie de *Sierra Léona*.

Liste des noms de 2033 souscripteurs de *Sierra Léona* et de *Boulama*.

Manuscrits précieux du docteur Smeathman en la possession de l'auteur.

Anecdote curieuse concernant le premier vaisseau expédié de l'Amérique septentrionale pour faire des découvertes.

Avertissement dans lequel l'auteur propose une publication périodique des découvertes en général, mais plus particulièrement de celles de l'Afrique, tendant à une association universelle pour le progrès de l'humanité, des sciences et des arts.